

CONTES FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME XI.



PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

—
1830.

OEUVRES COMPLÈTES DE E.-T.-A. HOFFMANN.

Troisième Livraison.

CONTES FANTASTIQUES DE E.-T.-A. HOFFMANN.

XI.



PARIS.
Eugène Renduel.
1830.

CONTES FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME XI.



PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

—
1830.

LES CONTEMPLATIONS
DU CHAT MURR,
ENTREMÊLÉES ACCIDENTELLEMENT
DE LA
BIOGRAPHIE
DU MAITRE DE CHAPELLE JEAN KREISLER.

CONTES FANTASTIQUES.

TROISIÈME PARTIE.

LE MANUSCRIT DE MURR.

MOIS D'APPRENTISSAGE. — JEU SINGULIER DU HASARD.

..... Un désir vague remplit le cœur, mais à peine a-t-on atteint à ce qu'on cherchait avec la plus vive ardeur, que le désir se change en une indifférence glaciale, on rejette ce qu'on vient d'obtenir comme un joujou usé. Mais un regret soudain suit cette précipitation ; on lutte de nouveau, et la vie se passe ainsi, entre le désir et le dégoût. Tel est le chat.

Le premier devoir d'un biographe est d'être véridique, et surtout de ne pas dissimuler ses défauts. J'avouerai donc franchement, et la patte sur le cœur, que, malgré le zèle incroyable avec lequel je m'élançais vers les sciences et les lettres, le souvenir de ma tendre Mismise venait souvent interrompre mes doctes travaux. Je me disais que j'avais eu tort de l'abandonner aussi vite, que j'avais repoussé un cœur aimant, momentanément aveuglé par une erreur passagère. Plus d'une fois, au milieu des problèmes de Pythagore (car j'étudiais en ce moment les mathématiques), une jolie patte de velours vint se glisser entre moi et les lignes de l'hypothénuse : je vis devant moi la dame Mismise, son joli bonnet noir, et ses regards pétillans partant des yeux verts les plus beaux du monde. Mais tout-à-coup, lorsque mon amour s'éveillait dans toute sa force, dans toute sa fraîcheur, le séduisant fantôme disparaissait. Ces rêveries me jetèrent dans une langueur d'autant plus nuisible aux travaux de l'esprit qu'elle ne

tarda pas à se changer en une paresse à laquelle je ne pus résister. Je voulus m'arracher avec force à cet état pénible, prendre une résolution prompte et aller chercher Mismise ; mais j'avais à peine posé la patte sur la première marche de l'escalier qui devait me conduire aux régions supérieures qu'habitait Mismise, que la honte me saisit, je reculai, et j'allai me cacher sous le poêle

Malgré ces peines morales, je jouissais d'un bien-être physique tout-à-fait extraordinaire. J'augmentais, sinon en science, du moins en rotondité ; et je remarquai avec plaisir dans une glace, que ma figure, déjà d'une fraîcheur charmante, commençait à avoir quelque chose d'imposant. Mon maître ne tarda même pas à s'apercevoir du changement opéré dans ma manière d'être. Jadis je faisais et faisais des sauts de joie quand il me présentait un mets friand ; je me roulais à ses pieds ou sautais sur ses genoux, lorsque, en se levant le matin, il me disait : — Bonjour, Murr. Maintenant je ne faisais plus rien de tout cela : je me contentais d'un léger miaou, et de ce mouvement doux et imposant que le lecteur doit connaître sous le nom de dos de chat. Je dédaignais même le jeu de l'oiseau, qui avait eu pour moi jadis tant d'attraits. La description de ce jeu peut être fort utile aux jeunes. gens de mon espèce qui s'occupent de gymnastique ou de tournois. Mon maître attachait au bout d'un long fil une ou plusieurs plumes à écrire, et les faisait sauter en les tirant à lui ; caché dans un coin et saisissant le moment favorable, je m'emparais du hochet que je mettais en pièces. Ce jeu me captivait quelquefois à tel point, que je croyais tenir un véritable oiseau, et que, par cet exercice, mon physique et mon esprit acquéraient de nouvelles forces. Mais je le dédaignais maintenant, et mon maître avait beau agiter devant moi le paquet de plumes qui touchait jusqu'au coussin où je reposais nonchalamment, sans que je fisse autre chose que de lever la patte d'un air distrait. — Matou, me dit un jour mon maître, matou, tu n'es plus le

même, tu deviens chaque jour plus lourd et plus paresseux, je crois que tu dors et que tu manges trop. Ces paroles furent pour moi un trait de lumière, je n'avais jusqu'alors accusé de ma langueur que Mismise ; mais je reconnus tout d'un coup, combien la vie animale avait repris ses droits, et m'avait éloigné de mes études sublimes. Parmi les divers moyens employés par la nature ou par l'art, à enchaîner la liberté morale aux caprices de ce tyran qu'on appelle le corps, je mets au premier rang, la bouillie composée de farine, de lait et de beurre, ainsi qu'un coussin large, épais et moëlleux. La servante de mon maître, faisait à merveille la bouillie dont je parle, et chaque matin elle m'en donnait deux assiétées ; mais, après l'avoir mangée, les sciences me préparaient une nourriture fort sèche, et je n'étais guères plus avancé ; si, les mettant de côté, je me rejetais sur la poésie. Les œuvres les plus vantées, les tragédies les plus célèbres, ne pouvaient fixer un instant mon esprit, et, comparant leurs auteurs avec la servante de mon maître, je m'apercevais que celle-ci s'en tendait beaucoup mieux que les autres à observer les gradations convenables, du doux et du fort.

Ces réflexions me conduisaient au coussin, je m'y endormais doucement, et la tendre image de Mismise m'apparaissait. Oui, sans doute, le maître avait raison, je mangeais, je dormais trop. Aussi avec quelle fermeté stoïque ne formai-je pas la résolution d'être plus tempérant à l'avenir. Mais la nature du matou est faible, les résolutions les plus énergiques, les plus sublimes, disparaissent devant l'aspect de la bouillie et du coussin rembourré. Un jour, au moment où mon maître sortait, je l'entendis dire à quelqu'un : —Eh bien ! soit, peut-être la société parviendra-t-elle à l'égayer, mais, si vous faites des sottises, si vous sautez sur les tables, ou si vous cassez quelque chose, je vous jetterai tous les deux par la croisée.

En disant ces mots il entrouvrit la porte et fit entrer quelqu'un que je reconnus avec peine pour mon ami

Mucius. Ses poils ordinairement polis et luisans étaient en désordre ; Il avait les yeux enfoncés dans la tête, et ses manières qui, quoique rudes étaient ordinairement supportables, avaient maintenant une empreinte de hauteur et de brutalité.

— Eh bien ! me dit-il, on vous trouve, enfin, il faut donc vous aller chercher derrière votre maudit poêle. Mais permettez ! En disant ces mots il s'approcha d'une assiette où étaient des poissons frits que je réservais pour mon souper, et qu'il mangea sans façon. — Dites-moi donc, me demanda-t-il tout en mangeant, où diable vous tenez-vous, pourquoi ne venez-vous plus sur les toits et partout où règne la gaîté ?

Je lui déclarai qu'ayant renoncé à l'amour de Mismise, je ne m'occupais plus que des sciences, et que j'avais renoncé à toutes les promenades. Que la société ne m'offrait aucun charme, ayant chez mon maître tout ce que le cœur peut désirer, bouillie au lait, viandes, poissons, couche moëlleuse, etc. J'ajoutai qu'une vie paisible et sans inquiétude était tout ce que pouvait désirer un matou ayant mes goûts et mes inclinations.

— Votre poisson était excellent, me dit Mucius, en s'essuyant légèrement avec sa patte recourbée, la gueule, la barbe et les oreilles, et s'asseyant auprès de moi sur le coussin. — Il avait un goût exquis, du reste, je vous dirai, mon cher, que vous pouvez regarder comme un bonheur, que j'aie eu l'idée de vous visiter et que le maître m'ait laissé entrer sans difficulté. Vous êtes dans le plus grand danger où puisse se trouver un matou, doué d'esprit dans la tête et de vigueur dans les membres, c'est-à-dire que vous courez le risque de devenir un vilain, un abominable misanthrope. Vous prétendez que vous donnez trop de temps aux sciences pour qu'il vous en reste pour visiter les matous ; pardonnez-moi, mon frère, mais cela est faux. Vous n'avez pas du tout l'air d'un pédant, d'un chat enfoncé dans l'étude, vous êtes au contraire, rond, luisant et de

bonne mine. C'est la vie heureuse et commode que vous menez, qui vous rend lourd et paresseux, vous ne seriez pas aussi gras, si, comme moi, vous étiez obligé de vous tourmenter pour attraper quelque petit oiseau, ou voler quelques arêtes de poisson.

— Je croyais, monsieur, lui dis-je, que votre position était heureuse.

— Nous parlerons de cela une autre fois, me dit Mucius avec colère, en attendant, ne m'appellez pas monsieur, je vous en prie, mais simplement vous, jusqu'à ce que nous soyons plus liés. Vous êtes misanthrope, et vous ignorez comment.

M'étant excusé auprès de Mucius, il me dit d'un ton un peu radouci :— je vous l'ai dit, frère Murr, votre manière de vivre ne vaut rien ; il vous faut aller dans le monde.

— Dans le monde ! m'écriai-je épouvanté, frère Mucius, y pensez-vous ? Avez-vous donc oublié comment j'y sautai d'une calèche anglaise, dans ce monde ! comment je fus ramené chez mon maître par Punto, et tous les dangers que je courus ?

— Oui, dit Mucius, oui, voilà l'affaire, ce bon Punto, cet hypocrite achevé vous sauva parce qu'il n'avait rien de mieux à faire, en ce moment, parce que cela l'amusait. Il ne vous reconnaîtrait plus maintenant si vous le cherchiez dans ses assemblées, il vous en chasserait même, parce que vous n'êtes pas de son espèce, lui qui, au lieu de vous introduire dans le vrai monde ne vous parla que des sottes histoires des hommes. Oui, cher Murr, cet événement vous a montré un monde tout différent de celui où vous devriez être. Croyez-moi, vos études solitaires, loin de vous être utiles, ne pourront que vous nuire, car rien n'est ennuyeux comme un chat misanthrope.

J'avouai franchement à mon ami que je ne comprenais pas parfaitement la signification de misanthrope, ni son opinion à lui-même.

— Mon frère, me répondit-il d'une manière agréable, qui le rendit fort joli, et le fit ressembler enfin au Mucius que j'avais connu jadis, ô mon frère, il me serait bien difficile de vous donner ces explications. Si cependant vous voulez vous contenter d'une légère ébauche des principaux traits d'un chat misanthrope, je vous dirai....

ONZIÈME FRAGMENT

DE MACULATURE.

..... spectacle fort singulier. La princesse était debout, au milieu de la chambre, d'une pâleur mortelle, et le regard immobile. Le prince Ignace jouant avec elle comme une marionnette, s'amusait à lever son bras qui retombait aussitôt qu'il l'abandonnait ; il la poussait devant lui, et elle marchait, il l'arrêtait et elle se tenait immobile ; il finit par la pousser sur une chaise où elle tomba et demeura assise. Le prince était tellement occupé de ce jeu, qu'il ne faisait attention à aucune des personnes qui entraient.

— Que faites-vous-là, prince ? lui demanda la duchesse. A quoi il répondit en riant et se frottant les mains, que sa sœur Hedwige, devenue tout-à-fait aimable, faisait tout ce qu'il lui demandait, et avait cessé de le gronder et de le contrarier comme autrefois. Et là-dessus, il recommença à donner à Hedwige, diverses positions, comme un sous-officier qui exerce un jeune soldat, et toujours plus enchanté de voir une pareille docilité.

— Voilà qui est insoutenable, dit la duchesse, d'une voix étouffée et tremblante, et les larmes aux yeux ; en même temps le médecin s'avança vers Ignace, et lui dit d'un air sec et absolu : — Finissez, prince. Il prit ensuite Hedwige dans ses bras, tira les rideaux et dit à la duchesse : — Pour le moment rien ne peut lui être aussi avantageux, que le repos le plus absolu. Je vous prie de faire sortir le prince.

Ignace écouta cette demande de fort mauvaise humeur, et se plaignit en sanglotant, que beaucoup de personnes qui étaient loin d'être princes et même nobles, se plaisaient à le contredire. Il assura qu'il voulait rester près de sa sœur, qu'il aimait mieux maintenant, disait-il, que ses plus belles tasses, et que d'ailleurs, le docteur n'avait rien à lui ordonner.

— Allez dans votre chambre, cher prince, dit la duchesse avec beaucoup de douceur, votre sœur a besoin de repos, et après le dîner mademoiselle Julie viendra.

— Mademoiselle Julie, s'écria le prince, en riant et en sautant, ah ! c'est fort bien, je lui montrerai mes nouvelles gravures, et comment, dans l'histoire du roi des eaux, je suis peint en prince des saumons, avec un grand ordre sur la poitrine. A ces mots, il baisa cérémonieusement la main de la duchesse, et présenta la sienne d'un air hautain au médecin qui le conduisit à la porte où il le laissa en faisant une légère inclination de tête.

La duchesse, accablée de douleur, tomba épuisée dans un fauteuil, cacha sa figure dans ses deux mains, et dit avec l'expression du plus profond désespoir : — Quel crime ai-je donc pu commettre, pour que le ciel me punisse si sévèrement ? Mon fils est condamné à une éternelle enfance, et maintenant Hedwige, ma chère Hedwige... Elle se tut et resta plongée dans de sombres réflexions.

Le médecin cependant avait fait prendre, avec beaucoup de peine à la princesse, quelques gouttes d'une liqueur fortifiante, et avait appelé les femmes qui emportèrent Hedwige, toujours dans le même état d'insensibilité, dans son appartement.

— Madame, dit le médecin à la duchesse, quelque étonnant, quelque affreux, que puisse paraître l'état de la princesse, je crois pouvoir assurer qu'il cessera bientôt sans laisser la moindre trace fâcheuse. Elle est atteinte de cette espèce particulière de tétanos si rare, que plus d'un

médecin célèbre n'a jamais eu occasion de l'observer, et je dois m'estimer heureux... Il s'arrêta.

— Ah ! oui, dit la duchesse, d'un ton amer, je reconnais là les praticiens. Ils ne craignent pas de voir les souffrances les plus intolérables, pourvu quelles leur fournissent des sujets d'observations.

— J'ai lu il y a peu de temps, continua le docteur, sans faire attention à ce reproche, j'ai lu dans un ouvrage de médecine, le détail d'un accident qui ressemble en tout à celui qu'éprouve la princesse. Une dame ; dit l'auteur, s'était rendue de Vesoul à Besançon pour y terminer un procès. L'importance de l'affaire, l'idée que la perte de sa cause la plongerait dans une affreuse misère, la remplirent d'une inquiétude qui déterminait bientôt la plus vive excitation. Elle passait les nuits sans sommeil, mangeait peu, et souvent on la voyait à l'église, tomber à genoux et prier avec une véhémence remarquable. Le jour où son procès fut jugé, elle éprouva un accident que les personnes présentes prirent pour une attaque d'apoplexie. Les médecins la trouvèrent dans un fauteuil, sans mouvement, les yeux étincelants et levés vers le ciel, les paupières immobiles, les bras levés et les mains jointes. Sa figure autrefois pâle et décolorée, était fraîche et animée, sa respiration libre et égale, son pouls doux, lent, assez plein, et semblable à celui d'une personne endormie. Les membres étaient flexibles et se prêtaient sans résistance à toutes les positions, mais ils n'en changeaient jamais d'eux-mêmes. On tira le menton en bas, la bouche s'ouvrit et ne se referma pas ; on leva un bras, puis l'autre, et ils ne retombèrent pas ; on les tourna vers le dos, on les éleva au-dessus de la tête, dans une position qu'une personne en santé n'aurait pu garder, et la malade s'y maintint. On avait beau courber et incliner son corps, il restait toujours dans le plus parfait équilibre. On la secoua, on la pinça, on posa ses pieds sur un brasier ardent ; on lui cria dans l'oreille qu'elle allait gagner son procès, tout fut inutile, elle ne

donna aucun signe spontané de vie. Cependant elle revint peu-à-peu à elle-même, mais ses idées étaient incohérentes. Enfin.....

— Continuez, dit la duchesse, voyant que le médecin s'arrêtait, continuez, ne me cachez rien. Elle devint folle, n'est-ce pas ?

— Il suffit d'ajouter, reprit le docteur, que le danger ne dura que quatre jours, et qu'à Vesoul où l'on avait ramené cette dame, elle guérit parfaitement et ne conserva pas la moindre trace d'une maladie aussi cruelle et aussi extraordinaire.

La duchesse retomba dans ses sombres réflexions, et le médecin énuméra les moyens qu'il se proposait d'employer, et fit des dissertations savantes, comme s'il eût été en présence de plusieurs membres de la faculté.

— Mais enfin, dit la duchesse en l'interrompant, à quoi serviront ces remèdes que la science nous prodigue, si c'est la lucidité de l'esprit qui est perdue sans retour ?

Le médecin garda quelques instans le silence et dit ensuite : — L'exemple du singulier tétanos de la dame de Besançon nous prouve, madame, que la cause de sa maladie était morale. Quand elle eut repris ses sens, on commença son traitement par lui dire que son procès était gagné, et par chercher à relever son moral. Les plus fameux médecins, du reste, conviennent que cet état peut très-souvent être produit par une vive excitation. La princesse Hedwige est irritable au plus haut degré. Il paraît donc certain que sa maladie n'a d'autre origine qu'une | violente émotion. Il faut en connaître la cause pour pouvoir agir avec succès. Le prompt départ du prince Hector..... Une mère pourrait connaître cela mieux que le médecin, et indiquer à celui-ci les meilleurs remèdes pour une prompt guérison.

La duchesse se leva et dit avec froideur et fierté : — la bourgeoise elle-même cache les secrets de son cœur ; les princesses d'un sang royal n'avouent leurs sentimens qu'à

l'église, ou à quelques serviteurs de confiance, parmi lesquels le médecin ne peut être compté.

— Comment ! s'écria le docteur avec vivacité, qui peut séparer aussi sévèrement le physique du moral ? Le médecin est un second confesseur ; il doit lui être permis de visiter les plus cachés replis de l'âme, si l'on ne veut qu'il commette à chaque instant des erreurs. Songez, madame, à l'histoire de ce prince malade qui.....

— C'en est assez, dit la duchesse presque indignée, on ne me poussera jamais à commettre une inconvenance, d'autant plus que je ne crois pas qu'une inconvenance dans l'idée, ou même dans le sentiment, ait pu causer la maladie de ma fille. Elle sortit à ces mots, laissant le médecin au milieu de la chambre.

— Singulière femme que cette duchesse, dit celui-ci en lui-même, elle croit et voudrait persuader aux autres que le ciment, dont la nature se sert pour réunir l'âme au corps, est d'une espèce différente chez les personnes du sang royal et chez nous, pauvres mortels d'extraction bourgeoise. Selon elle, on a tort de croire que la princesse a un cœur. Ainsi, un courtisan espagnol refusait le présent de bas de soie que de bons Flamands offraient à sa reine, parce qu'il était indiscret, disait-il, de supposer qu'une souveraine d'Espagne eût des pieds comme les autres femmes. Je gagerais cependant que c'est dans le cœur, foyer de tous les-maux qui accablent les femmes, qu'il faut chercher la cause de cette horrible maladie nerveuse dont souffre la princesse.

Le docteur se rappela le prompt départ du prince Hector, l'irritabilité de la princesse, et il en conclut qu'une querelle amoureuse avait blessé Hedwige au point de la rendre malade. On verra si ces conclusions étaient fondées ou non ; mais il est probable que la duchesse, partageant cette manière de voir, trouvait toutes les recherches, toutes les questions à cet égard inconvenantes, parce que les cours

en général, rejettent comme indécent et ignoble tout ce qui ressemble à un sentiment profond.

La duchesse ne manquait ni d'âme ni de cœur, mais ce monstre, moitié ridicule, moitié affreux, auquel on a donné le nom d'étiquette, s'était posé comme un cauchemar sur sa poitrine, et empêchait que le moindre soupir, le plus léger signe de vie intérieure pussent en sortir. Elle parvint donc à supporter des scènes semblables à celle qui venait de se passer entre le prince Ignace et sa sœur, et à renvoyer froidement ceux qui ne demandaient qu'à secourir Hedwige.

Tandis que cela se passait au château, plusieurs évènements dignes d'être racontés avaient eu lieu dans le parc.

Sous le bosquet à gauche de l'entrée, le gros maître des cérémonies prenait dans sa poche une petite tabatière en or, l'essuyait avec la manche de son habit, et après y avoir pris une prise, la présentait au premier chambellan du duc en lui disant : — Très-respectable ami, je sais que vous aimez ces petits objets, recevez donc cette tabatière comme un témoignage de ma bienveillance sur laquelle vous pouvez toujours compter. Mais dites-moi, mon cher, quelle a été la cause de cette singulière promenade ?

— Recevez mes très-humbles remerciemens, dit le valet de chambre, en mettant la tabatière dans sa poche. Ensuite il toussa, et continua ainsi : — Je puis vous assurer, très-gracieuse excellence, que le très-gracieux seigneur est fort alarmé depuis que la très-gracieuse princesse Hedwige a perdu, on ne sait comment, l'usage de ses sens. Aujourd'hui, il s'est tenu pendant plus d'une demi-heure, debout devant la croisée, frappant un carreau, avec la main droite, de manière à tout ébranler ; mais ce n'était que des marches fort jolies et fort gaies, comme le disait feu mon beau-frère le trompette de la cour. Votre excellence sait que feu mon beau-frère, le trompette de la cour, était un homme fort habile.

— Je sais tout cela, dit le maître des cérémonies impatienté. Je sais que feu monsieur votre beau-frère était un homme fort habile, mais que fit, que dit son altesse, après avoir daigné battre ces marches sur les vitres ?

— Ce qu'elle fit, dit le valet de chambre, ma foi pas grand chose ; son altesse se retourna, me regarda fixement avec des yeux étincelans, tira la sonnette d'une manière épouvantable et cria en même temps : François, François ! — Altesse, me voilà, lui dis-je. Mais le gracieux seigneur me répondit d'un ton de colère : — Imbécille, pourquoi ne pas le dire plutôt ? Mon habit de promenade. Je le lui présentai, et son altesse daigna mettre sa redingote de taffetas vert sans décoration et se rendit dans le parc, en me défendant de la suivre. Il faut pourtant, me dis-je, savoir où est monseigneur, dans le cas où un malheur.... Enfin je le suivis de loin, et je vis que son excellence se rendait à la hutte du pêcheur.

— Chez maître Abraham ? s'écria le maître des cérémonies avec étonnement.

— Comme vous le dites, reprit le valet de chambre d'un air mystérieux.

— Dans la hutte du pêcheur ? répéta le maître des cérémonies. Jamais son altesse n'a été voir le maître Abraham dans la hutte du pêcheur...

Un silence imposant suivit ces mots. Enfin le maître des cérémonies demanda : — Et du reste, son altesse ne dit rien du tout ?

— Rien du tout, répondit le valet avec importance. Mais, continua-t-il avec finesse, une croisée de la hutte du pêcheur donne sur le plus épais de la forêt, et il y a là un enfoncement d'où l'on entend chaque mot qui se dit dans la maisonnette. On pourrait...

— Ah ! si vous vouliez ? s'écria le maître des cérémonies, transporté.

— Je le ferai, répondit le valet, et il s'en alla doucement ; mais, en sortant du bosquet, il vit le duc qui retournait au

château et passa si près de lui, qu'il recula dans un respectueux effroi.

— Dormez bien, cria le prince, et il s'éloigna avec le valet de chambre qui le suivit.

Le maître des cérémonies resta ébahi. — Hutte du pêcheur, — maître Abraham, — dormez bien, murmura-t-il ; et il résolut aussitôt d'aller chez le grand chancelier pour se concerter avec lui sur cet événement extraordinaire et conjecturer, s'il était possible, ce qui devait en résulter à la cour.

Maître Abraham avait accompagné le duc jusqu'au bosquet où se trouvaient le maître des cérémonies et le valet de chambre. Là, il avait reçu ordre de rentrer chez lui, parce que le duc avait désiré que, des croisées du château, on ne le vît pas en sa compagnie. Le lecteur a déjà vu à quel point le duc avait réussi à cacher sa visite. Mais outre le valet de chambre, une autre personne encore l'avait observé à son insu.

Maître Abraham était presque rendu à son habitation, quand la conseillère Benzon sortit des allées qui commençaient à s'obscurcir.

— Eh bien ! cria-t-elle, le duc a cherché des conseils auprès de vous, en effet, vous êtes le vrai soutien de la maison ducale, vous communiquez votre sagesse au père et au fils, et, si le bon conseil est cher ou hors de prix...

— Alors, interrompit maître Abraham, il y a une conseillère qui est la véritable étoile dont l'éclat répand ici toute la vérité, et sous l'influence de laquelle se trouve un pauvre facteur qui ne veut que finir tranquillement sa vie.

— Ne plaisantez pas aussi amèrement, maître Abraham, une étoile qui a brillé peut pâlir en s'éloignant de notre horizon, et disparaître enfin tout-à-fait. Les événements les plus bizarres paraissent vouloir se croiser dans cette famille solitaire qu'une petite ville et une douzaine d'autres personnes se plaisent à appeler une cour. Le prompt départ de cet époux tant désiré, l'état effroyable d'Hedwige,

auraient dû navrer de douleur le cœur du duc, s'il n'était pas tout-à-fait insensible.

— Vous n'avez pas toujours été de cette opinion, dit le maître Abraham.

— Je ne vous comprends pas, reprit madame Benzon d'un ton de mépris.

Le duc Irénéus, entraîné par la confiance que le maître Abraham lui inspirait, et par la supériorité intellectuelle qu'il était forcé de reconnaître en lui, avait mis de côté toutes les considérations ducales, et lui avait montré son cœur à découvert. D'un autre côté, madame Benzon n'avait pu lui arracher une réponse sur les derniers événements. Le maître le savait, et aussi, il trouvait la susceptibilité de la conseillère fort naturelle, quoiqu'il s'étonnât que, froide et dissimulée comme elle l'était, elle ne sût pas mieux la dissimuler. La conseillère de son côté, était profondément blessée de voir le monopole de tutelle qu'elle exerçait sur le prince, ébranlé dans un moment aussi critique et aussi important. Par certaines raisons qui, peut-être, se développeront plus tard, le mariage d'Hedwige et du prince Hector était le vœu le plus ardent de son cœur. Il s'agissait de ce mariage, et elle devait craindre dans cette affaire l'intervention de toute autre personne. D'ailleurs elle se vit pour la première fois entourée de secrets impénétrables ; pour la première fois, le duc se taisait en sa présence. Pouvait-on la blesser plus cruellement, elle qui était habituée à diriger tous les ressorts de cette cour imaginaire ?

Maître Abraham savait parfaitement qu'un calme imperturbable est ce qu'il y a de mieux à opposer à une femme irritée. Aussi il ne dit mot, et marcha silencieusement à côté de madame Benzon qui, d'un air distrait, se tourna vers le pont que le lecteur connaît déjà. S'appuyant sur le parapet, elle contempla la forêt que le soleil dorait de ses derniers regards.

— Quelle belle soirée, dit-elle sans se retourner.

— Aussi belle, aussi calme qu'une âme sans remords et sans inquiétude, répondit maître Abraham.

— Vous ne sauriez m'en vouloir, continua la conseillère, si je suis douloureusement affectée de voir que tout d'un coup le duc vous choisit pour confident, ne consulte que vous, dans une affaire sur laquelle une femme qui connaît le monde saurait bien mieux l'éclairer. Mais cette petite susceptibilité que je ne pouvais dissimuler est maintenant entièrement dissipée, et je suis tout-à-fait calmée. Le duc aurait dû me dire lui-même ce que j'ai appris par une autre voie, mais je ne puis que vous louer de ce que vous lui avez répondu, car sachez que j'ai entendu chaque mot de votre conversation.

A ces mots maître Abraham se sentit pénétré d'un sentiment mêlé d'une ironie amère et d'un profond mépris. Ainsi que le valet de chambre du duc, il s'était aperçu que de derrière les buissons plantés près de la croisée, on pouvait entendre tout ce qui se disait dans la maisonnette, mais, par un arrangement acoustique, il était parvenu à réduire la conversation à un son qui ne laissait parvenir au curieux qu'un bruit confus, et ne lui permettait pas de distinguer un seul mot. Il souriait donc intérieurement de pitié, en voyant que madame Benzon se servait d'un tel subterfuge pour découvrir des secrets que le duc seul pouvait connaître, et qu'il n'avait pas même confiés à maître Abraham, car on saura plus tard ce qu'il lui avait dit dans la hutte du pêcheur.

— Oh ! gracieuse dame, s'écria-t-il, c'est le génie féminin, entreprenant et actif, qui conduisit vos pas vers la maisonnette. J'allais vous raconter tout au long ce que le duc vient de me confier ; mais cette explication devient désormais inutile, puisque déjà vous savez tout.

Il avait si bien su prendre le ton d'une aimable cordialité, que madame Benzon, malgré toute sa dignité, sa sagacité, ne put deviner si on la mystifiait ou non, et l'embarras où elle se trouva fit rompre tous les fils dont elle aurait pu se

servir pour tendre un nœud coulant au maître. Cherchant donc vainement des paroles, elle resta comme enchantée sur le pont, et regarda le lac.

Le maître jouit un instant de cet embarras ; mais bientôt sa pensée se reporta aux événements de la journée, et comme il savait que Kreisler y avait été pour beaucoup, une profonde douleur le saisit, et ces mots : Pauvre Jean ! s'échappèrent involontairement de ses lèvres.

Madame Benzon se tourna brusquement vers lui et lui dit avec véhémence : — Vous n'êtes pas assez fou, j'espère, pour croire à la mort de Kreisler. Que signifie, dites-moi, un chapeau ensanglanté ? Quelle raison aurait pu le pousser à l'affreuse résolution de se suicider ? D'ailleurs on eût retrouvé son cadavre.

Le maître ne fut pas peu étonné d'entendre parler de suicide au sujet d'un événement qui pouvait faire naître toute autre espèce de soupçon ; mais, avant qu'il eût pu répondre, la conseillère continua : — Je suis heureuse que ce malheureux soit parti. Il ne portait que le désordre partout où il se présentait. Ses manières passionnées, son aigreur, car on ne peut nommer autrement son esprit tant vanté, se communiquent à tout ce qu'il l'entoure. Si le mépris ironique pour tous les liens sociaux, si l'opposition à toutes les formes reçues prouvent la supériorité d'esprit, nous devons fléchir le genou devant ce maître de chapelle. Mais cependant, qu'il nous laisse en repos, qu'il ne cherche pas à détruire tout ce qui est admis comme capable d'assurer le bonheur et d'affermir la tranquillité. Ainsi, le ciel soit loué de son départ, j'espère bien ne le revoir jamais.

— Et cependant, madame, dit le maître avec douceur, vous avez été autrefois l'amie de Jean, vous vous êtes occupée de lui dans un moment fort critique, et vous l'avez ramené dans le bon chemin, dont il n'avait été écarté que par ces rapports sociaux que vous défendez avec tant de chaleur. Quel reproche peut-on lui adresser ? Quel défaut

lui a-t-on découvert ? doit-on le haïr, parce que dans les premiers momens de son existence, la vie se présenta à lui en ennemie, parce que le crime le menaça, parce que... un bandit italien le guetta ?

La conseillère fut visiblement affectée par ces mots. — Quelle idée infernale, dit-elle, cachez-vous dans votre cœur ? Du reste, si Kreisler avait péri de cette manière, on n'eût fait que venger la femme dont il avait fait le malheur ; car c'est à lui seul que j'attribue l'état horrible où se trouve la princesse ; il a tendu dans son cœur, des cordes avec tant de force qu'elles ont fini par se briser.

— Dans ce cas, dit maître Abraham avec malignité, le seigneur Italien est un homme prompt dans ses résolutions, qui emploie la vengeance avant l'offense. Puisque vous avez entendu ma conversation avec le duc, vous savez, madame, qu'Hedwige resta privée de connaissance, au moment où l'on entendit le coup dans la forêt.

— En effet, reprit madame Benzon, il faudra bientôt croire à toutes ces histoires chimériques qu'on nous donne maintenant, à des rapports sympathiques, etc... Mais, je le répète, heureusement il est parti, l'état de la princesse peut et doit changer, puisque le sort a chassé celui qui troublait notre repos. — Elle s'arrêta, mais le maître sentit redoubler sa colère qu'il n'avait contenue qu'avec peine. Qu'avez-vous tous contre ce Jean, s'écria-t-il avec véhémence ? quel mal vous a-t-il fait pour lui refuser tout asile sur cette terre ? Je le sais et je vais vous le dire : — Kreisler ne porte pas vos couleurs, il ne comprend pas vos phrases, le siège que vous lui présentez pour qu'il prenne place parmi vous, est trop petit pour lui. Il ne veut pas reconnaître l'éternité des conventions que vous avez faites sur la forme de la vie, il croit même qu'une erreur singulière ne vous permet pas de voir la véritable vie, et que la solennité avec laquelle vous croyez régner sur un empire que vous ne connaissez même pas, est quelque chose de fort comique. Voilà ce que vous appelez aigreurs

Vous ne voulez pas de Kreisler parce que le sentiment de cette supériorité que vous êtes forcées de reconnaître en lui vous blesse, parce que vous le craignez, lui qui s'occupe de choses trop sublimes pour qu'elles puissent entrer dans votre cercle rétréci.

— Maître Abraham, dit madame Benzon d'une voix étouffée, le zèle avec lequel tu défends ton ami te pousse trop loin. Tu voulais me blesser, eh bien, tu as réussi, car tu as réveillé en moi des souvenirs depuis long-temps endormis. Sais-tu, si je n'ai pas trouvé, dans ces liens sociaux que Kreisler méprise, le repos et la consolation ? Ne penses-tu pas, ô vieillard, toi qui as éprouvé plus d'un chagrin, qu'il est dangereux de vouloir se mettre au-dessus de ces liens. Je sais que Kreisler m'accuse de froideur et d'insensibilité, et tu me répètes ce jugement. Mais avez-vous pénétré cette glace qui, depuis long-temps, entoure ma poitrine comme un bouclier. Notre être entier se forme et se développe au moment d'un premier amour. Si le sort veut que ce moment soit manqué, la vie entière de la femme est sans intérêt et sans but ; mais si elle a été douée par la nature d'une force intellectuelle supérieure, les rapports de la vie ordinaire la consolent et la soutiennent. Je puis te le dire, vieillard, quand arriva le moment où je vis celui qui m'enflamma de l'amour le plus brûlant dont le cœur soit susceptible, j'étais déjà à l'autel, avec ce Benzon, qui eut toutes les qualités d'un époux, et dont la complète nullité ne me laissait rien à désirer de tout ce qui pouvait me faire passer une vie calme et tranquille. Ni plaintes ni reproches ne m'échappèrent jamais, et je me renfermai dans le cercle ordinaire de la vie. Mais si, dans ce cercle même, plusieurs choses m'entraînèrent en erreur, si je ne puis excuser ce qui ne paraît coupable que par l'entraînement du moment, j'en appelle pour mon pardon à celles qui, comme moi, ont passé par la lutte douloureuse qui se termine par la renonciation à un bonheur suprême, ce bonheur ne fût-il qu'un rêve. Je fis plus tard la

connaissance du duc Irénéus. Mais je me tais sur ce qui s'est passé depuis long-temps, et ne veux parler que du présent. Je t'ai permis de jeter un regard dans mon cœur ; tu sais maintenant pourquoi je dois craindre le mélange de tout principe étranger. Mon sort m'apparaît comme un spectre hideux, et me prescrit de sauver ceux qui me sont chers des maux que j'ai soufferts. Mes plans sont dressés pour cet effet. Maître Abraham, si vous voulez lutter avec moi, craignez que je ne déjoue tout ce que vous pourrez faire.

— Femme infortunée ! s'écria Abraham.

— Vous m'appellez infortunée, moi qui ai su lutter contre un sort ennemi et obtenir le repos et la satisfaction, quand tout paraissait perdu sans retour.

— Femme infortunée, répéta le maître Abraham, d'un ton de voix qui trahissait son émotion, tu crois avoir obtenu le repos et la tranquillité, et tu ne vois pas que le désespoir, semblable à un volcan, a rejeté toutes les flammes de ton cœur, et tu prends la cendre morte, qui ne portera jamais ni fleurs ni verdure, pour le riche champ de la vie qui doit te donner dès fruits. Tu veux élever un édifice artificiel sur un fondement miné par la foudre, et tu ne crains pas sa chute, au moment où des bouquets et des rubans annonceront, sur le faîte, le triomphe de l'architecte. Julie, — Hedwige, — je sais que c'est pour elles que tu formes ces projets. Malheureuse femme, prends garde que ce sentiment affreux, que cette aigreur dont tu accuses à tort mon ami, ne s'élèvent pas de ton propre cœur, et que tes sages projets ne soient autre chose que la résistance à un bonheur dont tu n'as jamais joui et que tu refuses maintenant à ceux que tu aimes. Je connais plus, que tu ne crois, et tes projets et ces liens de la vie tant vantés, qui devaient te donner le repos, et qui ne te conduisirent qu'à une honte coupable.

Un cri étouffé que madame Benzon poussa à ces derniers mots, trahit son profond saisissement. Le maître

s'arrêta, mais, voyant que la conseillère restait immobile et muette, il continua avec calme : — Je ne me sens disposé à rien moins qu'à une lutte contre vous, madame, mais pour en revenir à mes torts dont vous parlez, vous savez fort bien que depuis que ma fille invisible m'a quitté... En ce moment le souvenir de Chiara perdue, s'éleva dans le cœur du maître avec une force inusitée, il crut la voir dans un sombre lointain, il crut entendre sa douce voix. Ô Chiara, ma Chiara, s'écria-t-il, avec un douloureux attendrissement !

— Qu'avez-vous ? dit madame Benzon en se retournant brusquement, quel nom prononciez-vous là ? Encore une fois, laissez le passé, ne me jugez pas d'après ces singulières opinions de la vie que vous partagez avec Kreisler, promettez-moi de ne pas abuser de la confiance que le duc Irénéus vous a accordée, et de ne pas combattre mes projets.

Le maître était tellement occupé du souvenir douloureux de sa Chiara, qu'il entendait à peine ce que lui disait la conseillère, et qu'il ne lui répondait que par monosyllabes.

— Ne me refusez pas, maître Abraham, lui répéta-t-elle ; vous connaissez, en effet, à ce qu'il paraît, plus de secrets que je ne le pensais ; mais je puis aussi connaître quelque chose qui vous intéresse peut-être vivement, et vous rendre un service auquel vous êtes loin de penser. Chiara, disiez-vous, avec une expression de douleur qui... Un grand bruit, qu'on entendit du côté du château, interrompit la conseillère. Le maître Abraham revint de sa rêverie. Le bruit...

LE MANUSCRIT DE MURR.

..... t'en dire ce qui suit. Un chat misanthrope, quelque altéré qu'il soit, commencera toujours par lécher le lait sur le bord de l'assiette, pour ne salir ni sa gueule, ni sa barbe, et rester dans les convenances qui lui paraissent beaucoup plus importantes que la soif. Si tu vas lui rendre visite, il t'offrira tout ce qu'il possède ; mais, à ton départ, tout en t'assurant de son amitié, il mangera seul et en cachette toutes les friandises dont il t'aura parlé. Un chat misanthrope sait trouver, au grenier, dans la cave et partout ailleurs, la place la meilleure et la plus commode, où il s'étend tout à son aise. Il parle beaucoup de ses bonnes qualités, explique très-longuement comment il s'est procuré une excellente situation, et comment il se propose de l'améliorer. Mais, si tu veux à ton tour parler de toi et de ton sort moins heureux, il fermera les yeux, couchera les oreilles et fera semblant de dormir. Un chat misanthrope lèche souvent sa fourrure pour la rendre plus luisante, et même, à la chasse aux souris, il ne passera jamais sur un endroit mouillé, sans secouer ses pattes à chaque pas, dût-il perdre son gibier, pour paraître, dans toutes les circonstances de la vie, propre, rangé et bien mis. Un chat misanthrope craint et fuit le danger. Si tu t'y trouves, et que tu lui demandes du secours, il sera au désespoir de ce qu'en ce moment, sa position ne lui permet pas de te secourir. En général, tout ce qu'un chat misanthrope dit ou fait est toujours subordonné à mille considérations ; il fera, par exemple, des politesses au petit épagneul qui lui a

mordu la queue, pour ne pas se brouiller avec le chien de garde dont il a su obtenir la protection, et il profitera d'un guet-à-pens, pour arracher un œil au même épagneul. Le lendemain, il plaindra ce cher ami de tout son cœur, et jurera. avec lui, contre la méchanceté des ennemis cachés. Voilà, mon cher ami Murr, le caractère d'un chat misanthrope, et c'est celui que vous avez adopté. Si je vous dis maintenant qu'un véritable chat est franc, honnête, généreux, toujours prêt à secourir son ami, ne connaissant d'autres considérations que celles qui s'accordent avec l'honneur, et un sens droit, qu'il est, en un mot, l'antipode du chat misanthrope, vous n'hésitez pas, je l'espère, à sortir de l'état de misanthropie, pour entrer dans celui du brave et véritable chat.

Je sentis vivement la vérité de ces paroles de Mucius, et je reconnus que, jusqu'alors, je n'avais ignoré que le nom de misanthrope et non la chose, puisque j'avais déjà vu et cordialement méprisé beaucoup de misanthropes, c'est-à-dire de misérables coquins de chats. Je n'en sentis que plus douloureusement l'erreur par laquelle j'aurais pu être compté parmi ces gens méprisables, et je résolus de suivre en tout les conseils de Mucius. Content de mes dispositions et de ma conduite, Mucius me déclara qu'il était décidé à m'initier, dès la nuit suivante, aux principes des véritables chats, et m'engagea à me trouver vers minuit sur le toit, d'où il me conduirait à une fête que donnait un chat sénior¹, le matou Puff.

Mon maître entra en ce moment. Je sautai, comme à mon ordinaire au-devant de lui, je me frottai contre ses genoux, je me roulai sur le parquet pour lui témoigner ma satisfaction, et Mucius, de son côté, le regarda avec de grands yeux brillants de joie. Après que le maître m'eut un peu gratté la tête et le cou, il regarda dans la chambre, et trouvant tout en ordre, il dit : — Voilà qui est bien, votre

conversation a été paisible, comme il convient à des gens raisonnables. Cela mérite une récompense.

Il ouvrit la porte qui conduisait à la cuisine, et, devinant ses intentions bienveillantes, nous le suivîmes en poussant un miaou gai et amical. Il ouvrit en effet le buffet, et en tira les os et les restes de deux petits poulets qu'il avait mangés la veille. On sait que mon espèce compte les os de poulet au rang des friandises les plus exquises. Aussi Mucius donna à sa queue les mouvemens les plus souples, et ronfla de toute sa force, quand le maître posa l'assiette par terre. Me rappelant le misanthrope, je donnai à Mucius les meilleurs morceaux, les cous, les ventres, les croupions, et je me contentai des os des cuisses et des ailes. Lorsque ce plat fut fini, je voulus demander à Mucius si on pouvait lui offrir une tasse de lait ; mais ayant toujours le misanthrope devant les yeux, je n'en fis rien, je me contentai de tirer la tasse de dessous la commode, et j'invitai Mucius à me faire raison. Il la vida tout entière, et me dit ensuite, en me serrant la patte et la larme à l'œil : — Mon ami, vous vivez comme un vrai Lucullus, mais je connais votre cœur loyal et généreux, vous m'avez prouvé que les plaisirs du monde ne vous rendront jamais misanthrope. Je vous remercie, je vous remercie de tout mon cœur.

Nous nous dîmes adieu, et Mucius, sans doute, pour cacher le profond attendrissement qui lui faisait verser des larmes, fit un bond, par la croisée ouverte, sur le bord du toit voisin. Étonné de ce coup hardi, je remerciai la nature qui a doué mon espèce d'une souplesse qui n'a besoin ni de bâton à sauter ni de mât de cocagne.

Du reste, Mucius me prouvait que souvent, sous un extérieur rude et repoussant, se dérobe un cœur délicat et sensible. Je rentrai dans la chambre de mon maître et me cachai sous le poêle. Là, dans la solitude, je réfléchis à mon existence actuelle, à mes dispositions, à mes actions, et je fus effrayé à l'idée du précipice dans lequel j'avais été près de tomber. Mucius, malgré sa peau rude et mal peignée,

m'apparut comme un ange sauveur. J'allais entrer dans un monde nouveau, le vide de mon cœur allait être rempli, une attente vive et inquiète m'agitait.

Minuit était encore bien loin, lorsque je demandai à mon maître de sortir. — Volontiers, me dit-il, en ouvrant la porte, très-volontiers, Murr ; va, retourne dans le monde et parmi les matous. Peut-être trouveras-tu quelques jeunes chats qui voudront jouer avec toi.

Après avoir attendu jusqu'à minuit, je vis arriver mon ami Mucius, qui, après m'avoir fait traverser plusieurs toits, s'arrêta sur une terrasse à l'italienne, où nous fûmes reçus par dix jeunes chats fort beaux, mais tous vêtus aussi négligemment et aussi bizarrement que Mucius. Celui-ci me présenta à ses amis, fit l'éloge de mes qualités, de mon cœur, raconta que je l'avais régalaé de poissons grillés, d'os de poulets et de lait, et finit par dire que je désirais être reçu dans la société. Tous y consentirent avec plaisir.

Vinrent ensuite diverses cérémonies dont je ne parlerai pas, parce que le lecteur pourrait croire que je suis entré dans un ordre secret, et je puis protester qu'il n'en est rien, et qu'il n'était question ni de statuts, ni de signes mystérieux. L'association se fondait simplement sur la similitude des opinions, car nous reconnûmes bientôt que chacun de nous préférait le lait à l'eau, le rôti au pain. Après les cérémonies d'usage, je reçus à la ronde le baiser fraternel et le serrement de pattes. Nous prîmes ensuite place à un repas frugal, mais gai, que Mucius termina par un excellent punch de chat. Si quelque gourmet désirait connaître cette boisson, j'aurais le regret de ne pouvoir en donner la recette. Mais je puis dire que la douceur et la force qu'on y remarque à la fois, sont produites par une bonne partie de jus de hareng.

D'une voix retentissante sur le toit, Puff entonna la belle chanson : — Gaudeamus igitur. Pénétré de bonheur, j'étais, pour ainsi dire, hors de moi, et je repoussais bien loin la

sombre idée du tumulus, qu'un sort ennemi accorde si rarement à mon espèce, au sein d'une terre tranquille.

On chanta plusieurs autres chansons, telles que : — Laissez dire les politiques, etc. Ensuite Puff, frappant d'une patte imposante sur la table, annonça qu'il était temps de commencer la vraie chanson de réception : —Ecce quam bonum, et l'entonna aussitôt. C'était la première fois que j'en tendais ce chant dont les paroles sont aussi profondément pensées, que l'harmonie en est mystérieuse et touchante. L'auteur n'en est pas connu et quelques personnes l'attribuent au grand Handel, tandis que d'autres prétendent qu'il existait long-temps avant lui, puisqu'on le chantait, selon la chronique de Wittemberg, dans le temps où le prince Hamlet était encore renard. Quoi qu'il en soit, ce morceau n'en est pas moins admirable, surtout par la manière dont les solos, placés, entre les chœurs, facilitent le chanteur à adapter les variations les plus agréables. Tous les convives furent obligés à la ronde, de chanter leur impromptu ; déjà Mucius placé à côté de moi, s'était acquitté de cette tâche, et mon tour était venu. Tout ce que j'avais entendu jusqu'alors, différait tellement de ma poésie habituelle, que je tremblai de manquer le ton et la teinte de l'ensemble, et je restai muet. Déjà quelques convives, en levant leurs verres, criaient : Propouna. Me faisant enfin violence, je chantai :

« Patte dans patte et cœur contre cœur, rien ne peut nous troubler En véritables chats, combattre les chats misanthropes, tel est notre bonheur. »

Cette variation me valut les applaudissemens les plus bruyans, les plus unanimes. Les convives se précipitèrent sur moi, me serrèrent avec transport contre leur cœur palpitant. Ce fut un des plus beaux instans de ma vie. On but ensuite à la santé de plusieurs grands et célèbres chats, de ceux surtout qui, malgré leur grandeur et leur

célébrité, avaient su se garantir de toute atteinte de misanthropie. Nous nous séparâmes fort tard.

Cependant le punch n'avait pas manqué de me monter à la tête. Les toits semblaient tourner sous mes pattes, et pour me soutenir debout, j'étais obligé de me servir de ma queue comme d'un balancier. Le bon Mucius eut pitié de moi, et me ramena à la maison.

La tête vide, comme je ne l'avais eue depuis long-temps, je ne pus.....

DOUZIÈME FRAGMENT DE MACULATURE.

..... tout aussi bien que la judicieuse Benzon, mais je n'aurais jamais cru, mon cher ami, avoir de tes nouvelles dans ce moment, dit le maître Abraham, en mettant dans son bureau la lettre qu'il venait de recevoir, quoiqu' il eût reconnu avec joie l'écriture de Kreisler. Il avait depuis bien long-temps, l'habitude de garder pendant des heures, pendant des jours entiers, les lettres qu'il recevait.-Si le contenu en est indifférent, disait-il, le retard est de peu d'importance ; s'il renferme une mauvaise nouvelle, je gagne quelques heures de plaisir, ou du moins de tranquillité, et enfin, si la nouvelle est bonne, un homme raisonnable peut bien l'attendre avec patience pendant quelques instans. — On ne peut que blâmer une pareille habitude, car un homme qui néglige ses lettres ne sera jamais ni négociant, ni journaliste. Le biographe, d'ailleurs, croit peu à l'indifférence stoïque du maître Abraham, et pense que cette habitude provenait simplement d'une certaine crainte de déployer le secret d'une lettre fermée. Il y a à recevoir des lettres un plaisir particulier qui nous fait aimer ceux qui nous les apportent, c'est-à-dire les facteurs, ainsi que l'a remarqué un écrivain spirituel. Le biographe se souvient qu'à l'université, il attendait avec une douloureuse inquiétude une lettre, d'une personne chérie, et qu'il promit des étrennes au facteur qui devait la lui apporter. Celui-ci, quelques jours après, se présenta

d'un air triomphant, donna la lettre, comme s'il se fût acquitté de sa parole, et reçut ses étrennes.

Du reste, le maître Abraham a beau enfermer dans sa poche, en se promenant dans le parc, la lettre qu'il venait de recevoir, le lecteur n'en saura pas moins le contenu. Kreisler écrivait donc :

Mon bien-aimé maître,

La fin couronne l'œuvre, pourrais-je dire avec lord Clifford dans l'Henri VI de Shakspear, lorsque le duc d'York lui donne le coup de grâce. Mon chapeau tomba mortellement blessé dans les buissons, et le suivant moi-même, je me trouvai étendu sur le dos. Tout ce que je pus faire, fut de me relever aussitôt, sans m'informer de mon camarade, qui était tombé de ma tête, car j'eus assez à faire pour éviter un pistolet qu'on me présentait à trois pas. Je fis cependant plus que l'éviter, car prenant inopinément l'offensive, je saisis le pistolet de mon adversaire à qui je plongeai mon épée dans le ventre.

Vous m'avez toujours reproché, maître, de ne pas savoir écrire le style historique. Que dites-vous, cependant, de cette courte exposition de mon aventure italienne dans le parc de Sieghartshoff, gouverné avec tant de douceur par un prince magnanime, qui, par amour pour les disparates, y tolère les bandits ? Ne regardez ce que je viens de vous dire, que comme le sommaire du chapitre historique que je veux écrire pour vous, si mon impatience et monseigneur le prince me le permettent. Il y a peu de choses à ajouter sur l'aventure de la forêt. Aussitôt que le coup fut parti, je vis bien que je devais en profiter, mais je sentis en tombant, au côté gauche de la tête, une douleur brûlante. Le crâne n'avait été qu'effleuré par le plomb de l'infâme, et ma

blessure ne méritait pas qu'on y fit attention. Mon cher maître, apprenez-moi à l'instant, ou au plus tard demain matin, dans quel ventre mon épée est entrée. Je serais charmé d'apprendre que le sang que j'ai versé n'est pas celui d'un vil mortel, mais qu'il coulait dans des veines royales, et un certain pressentiment me dit que c'est la vérité.

Le hasard m'aurait donc entraîné vers l'action qu'un sombre démon me conseillait dans la hutte du pêcheur, et cette petite lame, glaive terrible de Némésis, aurait vengé le sang par le sang ! Dites-moi tout, maître, et avant toute autre chose, l'histoire de la petite arme que vous me confiâtes, celle du portrait.... Mais non ; ne me dites rien, laissez-moi conserver cette tête de Méduse qui pétrifie le crime, et, qu'elle reste pour moi un secret impénétrable. Il me semble que ce talisman perdrait de sa force, si je connaissais la constellation qui en a fait un charme. Me croirez-vous, maître, si je vous dis que j'ai à peine regardé cette petite peinture ? S'il en est temps encore, vous me direz ce que je dois savoir, et alors je vous la rendrai ; pour le moment, n'en parlons plus, et continuons mon chapitre historique.

Après avoir enfoncé mon épée dans le ventre de l'individu, de manière à le faire tomber sans pousser un soupir, je me mis à courir avec la vitesse d'Ajax, parce que je crus entendre dans le parc, des voix qui me firent craindre de nouvelles attaques. Je voulais gagner Sieghartsweiler, mais l'obscurité de la nuit me fit tromper de chemin ; je précipitai mes pas, espérant toujours pouvoir m'orienter ; après avoir traversé des champs et des fossés, je grimpai une colline fort élevée, et je tombai évanoui au milieu des buissons. Revenu de cet état, je m'aperçus que ma blessure avait saigné, et je la pansai avec mon mouchoir, d'une manière qui eût fait honneur à un chirurgien militaire. Regardant ensuite autour de moi, je vis les ruines imposantes d'un vieux château, et ne fus pas

peu étonné, en reconnaissant que je me trouvais tout auprès du rocher du Vautour.

Ma blessure ne me faisait plus aucun mal, et, léger et dispos, je sortis du bosquet qui m'avait servi de chambre à coucher. Le soleil dorait de ses premiers rayons les champs et les forêts ; les oiseaux, éveillés sur les buissons, se baignaient dans la rosée du matin, et Sieghartshoff, enveloppé d'un léger brouillard, apparaissait au-dessous de moi. Mais bientôt ce voile se dissipa, et les arbres et les buissons se couvrirent d'une teinte éclatante. Le lac-du-parc ressemblait à un miroir éblouissant ; je distinguais la hutte du pêcheur comme un petit point blanc, je crus même apercevoir le pont ; et la journée de la veille ne m'apparut plus que comme une de ces époques reculées dont le souvenir est à peine distinct. J'entendis de loin un chant mâle et vigoureux, et bientôt j'aperçus un bénédictin dans un sentier au-dessous de moi. Il chantait une hymne latine. A ma vue, il s'arrêta, ôta son chapeau, s'essuya le front, regarda autour de lui, et disparut sous la feuillée. Je conjecturai qu'il allait se reposer à l'ombre et je ne me trompais pas, car entrant moi-même dans le bois, je vis le révérend assis sur une pierre couverte de mousse. Une autre pierre plus haute, lui servait de table où il avait étendu une nappe blanche. Il y plaça un pain et une volaille rôtie qu'il tira d'un petit sac et qu'il commença à attaquer avec un appétit à faire envie. — *Sed præter omnia bibendum est*, se dit-il à lui-même, en versant du vin d'une bouteille en osier dans un petit gobelet d'argent. Il allait le porter à ses lèvres, quand m'approchant de lui, je lui dis : — Béni soit Jésus-Christ. Le gobelet près de la bouche, il leva les yeux, me regarda, et je reconnus mon vieux et bon ami de l'abbaye de Kanzheim, l'honnête père Hilarion.

— Par l'éternité ! bégaya-t-il, en me regardant avec de grands yeux étonnés. Je me rappelai aussitôt que ma coiffure devait me donner un air assez étrange, et je lui dis : — Ne me prenez pas, mon cher et digne ami, pour un

Hindou perdu et vagabond, je ne suis autre que votre intime ami, le maître de chapelle, Jean Kreisler.

— Par saint Benoît ! s'écria joyeusement le père, je vous avais bien reconnu, délicieux, compositeur et agréable ami, mais per diem, dites moi d'où vous venez, et ce qui vous est arrivé, à vous que je croyais in floribus à la cour du grand duc.

Je n'hésitai pas à lui raconter comment j'avais été obligé d'enfoncer mon épée dans le ventre d'un individu qui s'était amusé à tirer sur moi comme sur un but, et je lui dis que cet individu était selon toute probabilité, un prince appelé Hector, ainsi que quelques dignes chiens d'arrêt. Que faire donc, maintenant, retourner à Sieghartsweiler, ou... Conseillez moi, père Hilarion ! — et je finis ainsi mon histoire. Le bon homme fit plus d'une exclamation, invoqua plus d'une fois saint Benoît, baissa les yeux, murmura enfin : Bibamus, et vida son gobelet d'un trait.

Puis il dit en riant : — En effet, maître de chapelle, le meilleur conseil que je puisse vous donner en ce moment, c'est de vous asseoir, et de déjeuner avec moi. Je crois pouvoir vous recommander ces perdrix. Notre digne frère Macarius, qui, comme vous vous en souvenez, touche tout juste, excepté les notes des répons, les a tuées hier, et si vous leur trouvez certain goût de vinaigre aux herbes qui n'est pas trop mauvais, vous le devez aux soins du frère Eusebius qui les a accommodées pour l'amour de moi. Quant à mon vin, il est digne de mouiller les lèvres d'un maître de chapelle en fuite. C'est du vrai Bocksbeutel, carissime Jean, du vrai Bocksbeutel de l'hôpital saint Jean de Wurtzbourg, dont on nous envoie quelques futailles en qualité de serviteurs indignes du Seigneur. — Ergo bibamus !

En disant ces mots, il remplit le gobelet et me le présenta. Je ne me fis pas prier, je bus, je mangeai comme quelqu'un qui en a grand besoin.

Le père avait choisi pour déjeuner un endroit délicieux. Des bouleaux ombrageaient le gazon émaillé de fleurs, et un ruisseau pur comme le cristal, passant sur des cailloux, augmentait la fraîcheur du lieu. Le charme solitaire qui m'entourait, remplit mon âme de bien-être et de calme, et tandis que le père me racontait tout ce qui s'était passé dans l'abbaye, sans oublier ses plaisanteries ordinaires et son latin de cuisine, j'écoutais les voix de la forêt et des eaux qui m'adressaient des mélodies consolantes.

Le père Hilarion attribua, sans doute, mon silence aux amers soucis que devait me donner selon lui, ce qui s'était passé.

— Bon courage, maître de chapelle, me dit-il, en me présentant de nouveau le gobelet rempli ; vous avez versé le sang. Verser le sang, c'est pécher, mais distinguendum est inter et inter. — Tout homme aime sa vie pardessus tout, car il ne la tient qu'une fois. Vous avez défendu la vôtre, et l'église ne s'y oppose aucunement, ainsi qu'on peut aisément le prouver ; et ni notre révérendissime prieur, ni tout autre serviteur de Dieu, ne vous refuseront l'absolution, eussiez-vous même par hasard enfoncé votre épée dans des intestins royaux. — Ergo bibamus ! vir sapiens non te abhorrebit, domine ! — Mais, très-cher Kreisler, si vous retournez à Sieghartsweiler, on vous questionnera, sur le cur, quomodo, quando, ubi, et si vous voulez accuser le prince d'un guet-à-pens, vous croira-t-on ? Ibi jacet lepus in pipere ! — Voyez, maître de chapelle, comme — Mais bibendum quid. — Il vida le gobelet d'un trait et continua : — Voyez, maître de chapelle, comme le Bocksbeutel apporte bon conseil. — Apprenez que je devais me rendre au monastère de tous les saints, pour demander au maître du chœur, de la musique pour la prochaine fête, car j'ai déjà repassé mes cahiers deux ou trois fois, et quant à la musique que vous avez composée pendant votre séjour à l'abbaye, elle est aussi belle que neuve, mais, ne vous en fâchez pas, maître de chapelle, elle est si

bizarrement écrite, qu'il ne faut pas ôter les yeux de dessus la partition. Si par hasard on jete un coup d'œil, à travers la grille, sur quelque jeune fille dans la nef, on est sûr de ne pas pouvoir se retrouver, et le frère Jacques déchire les oreilles avec son orgue.

— Ad patibulum cum illis ! — Je pensais donc, mais — Bibamus !

Je pensais donc, dit-il, quand nous eûmes bu tous les deux, que vous feriez bien de revenir avec moi à l'abbaye, qui n'est pas à plus de deux lieues, en prenant les chemins de traverse. Vous y serez en sûreté contre toutes les poursuites, contra hostium insidias, je vous apporterai-là, comme de la musique vivante, vous y resterez tant que cela vous conviendra. Le révérendissime prieur vous donnera tout ce dont vous aurez besoin. Vous mettrez le linge le plus fin, et l'habit de bénédictin qui vous ira à merveille. Mais pour ne pas ressembler en route, au blessé du tableau de la Samaritaine, mettez mon chapeau de voyage, moi je tirerai mon capuchon sur ma tonsure. Mais bibendum quid, mon très-cher !

Il vida le gobelet encore une fois, le rinça dans le ruisseau, mit le tout dans son sac, m'enfonça son chapeau sur la tête, et me dit : — Nous n'avons maintenant qu'à mettre un pied devant l'autre, et nous arriverons juste au moment où ils sonnent ad conventum conventuales, c'est-à-dire quand le révérendissime prieur se met à table.

Vous pensez bien, mon cher maître, que je n'avais aucune objection à faire à cette proposition, et que j'étais enchanté de me rendre dans un lieu qui, sous tant de rapports, pouvait être pour moi un asile salubre.

Nous marchâmes lentement et en causant, et, ainsi que le jovial père Hilarion l'avait prévu, nous arrivâmes juste au moment où l'on sonnait le dîner.

Et pour éviter toute question, le père Hilarion dit au prieur, qu'ayant appris par hasard mon séjour à Sieghartsweiler, il avait préféré lui présenter, au lieu de

musique, le compositeur lui-même, qui portait en lui un magasin de musique inépuisable.

Le prieur Chrysostomûs, (je crois déjà vous en avoir parlé,) me reçut avec cette joie franche qui ne peut provenir que d'un bon cœur, et approuva l'idée du père Hilarion.

— Voyez moi donc en bon bénédictin, installé dans une chambre vaste, écrivant des vêpres et des hymnes, et notant même déjà des idées pour une messe solennelle, entouré des frères et des enfans de chœur que je fais répéter, et que je dirige à travers la grille du chœur ! Je suis si bien et si caché, dans cette solitude, que je puis me comparer à Tartini qui, redoutant la vengeance du cardinal Cornaro, se réfugia dans le monastère des Frères Mineurs à Assisi, où, après bien des années, un padouan le remarqua dans l'église, au moment où le vent soulevait, par hasard le rideau qui couvrait le chœur. — La même chose aurait pû vous arriver, maître, mais en attendant, j'ai cru devoir vous faire connaître où je suis, pour vous empêcher de former mille conjectures. On a peut-être trouvé mon chapeau et l'on s'est étonné qu'il eût perdu sa tête,

— Maître ! un calme délicieux remplit maintenant mon âme, serais-je enfin arrivé à un ancrage ? L'autre jour, en me promenant auprès du petit lac, creusé au milieu du vaste jardin de l'abbaye, je vis mon image répétée dans les eaux et je me dis : l'homme qui se promène là, auprès de moi, est. un homme calme et raisonnable, qui ne parcourt plus comme un fou, les espaces imaginaires, mais qui suit paisiblement le chemin qu'il a trouvé, et par un très-grand bonheur, cet homme n'est autre que moi-même. — Jadis dans un autre lui, je vis un autre visage. — Mais, silence, silence sur tout cela. — Maître, ne prononcez aucun nom, ne me contez rien, ne me dites pas même qui j'ai tué ; mais écrivez-moi beaucoup de choses sur vous. Les frères arrivent pour les répétitions, je termine ici mon chapitre

historique et ma lettre. Adieu, mon bon maître, pensez à moi, etc., etc., etc.

Le maître Abraham parcourait les allées sombres et silencieuses du parc, en réfléchissant au sort de son ami, et à la manière dont il l'avait perdu de nouveau, après l'avoir retrouvé. Il lui semblait voir Jean petit garçon ; il se voyait lui-même devant le piano du vieil oncle, tandis que l'enfant jouait avec orgueil une sonate difficile de Sébastien Bach. Tous ces événemens se retraçaient à sa pensée, comme s'ils se fussent passés depuis peu de jours seulement, et il s'étonnait de ce que cet enfant n'était autre que ce Kreisler, enveloppé dans une complication d'incidens bizarres et mystérieux. Peu-à-peu, avec les souvenirs du passé, ceux de sa propre existence se retracèrent aussi à son souvenir.

Son père, capricieux et sévère, l'avait forcé de prendre le métier de facteur d'orgues qu'il exerçait lui-même, sans talent et sans goût. Il ne souffrait pas qu'un autre que le facteur même touchât à l'ouvrage, et par conséquent, les apprentis étaient obligés d'être étameurs, menuisiers, etc., avant de toucher au mécanisme intérieur. Le bon travail, la solidité, la durée, un jeu facile, étaient tout pour lui, l'âme, le son ne le frappaient point, et cela se voyait parfaitement dans ses orgues auxquelles on reprochait un son dur et sec. D'ailleurs, le vieillard avait une prédilection particulière pour ces niaiseries de l'art usitées jadis ; c'est ainsi qu'il avait à chacune de ses orgues, les rois David et Salomon qui, pendant le jeu, tournaient la tête d'étonnement ; c'est ainsi qu'aucun de ses instrumens ne manquait d'anges jouant de la trompette, battant la mesure, ou de coqs levant les ailes et chantant. Plus d'une fois Abraham avait esquivé des coups mérités ou non, ou avait mérité un sourire bienveillant de son père, en inventant quelque nouvelle bizarrerie de ce genre, comme de rendre le chant du coq plus aigu. Il attendait avec impatience l'époque où, selon l'usage du métier, il devait commencer ses voyages ; et, ce

moment arrivé, il quitta la maison paternelle pour n'y plus rentrer.

Pendant ce voyage qu'il fit en société avec d'autres jeunes apprentis, la plupart ignorans et pervers, il visita un jour l'abbaye de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire, et y entendit l'orgue célèbre du vieux Jean-André Silberman. Ses sons pleins et harmonieux éveillèrent pour la première fois, dans son âme, le sentiment de la musique. Il se crut transporté dans un autre monde, et, à partir de ce moment, il aima avec passion un art qu'il n'avait cultivé jusqu' alors que par nécessité. Mais son existence précédente, et la société qu'il avait fréquentée, lui parurent si méprisables, qu'il employa toutes ses forces pour sortir du sommeil dans lequel il se croyait plongé. Son esprit naturel, ses dispositions remarquables, le firent avancer à pas de géant dans la carrière de l'instruction, bien qu'il sentît encore quelquefois le plomb dont ses habitudes et son éducation vicieuse l'avaient chargé. Sa liaison avec Chiara, cet être mystérieux, fut le second point lumineux de son existence. Ainsi, le réveil de l'harmonie et l'amour de Chiara formèrent un dualisme de sa vie poétique, et influèrent, de la manière la plus heureuse, sur son naturel rude et vigoureux. A peine échappé des guinguettes où, parmi les nuages de fumée de tabac, on chantait les couplets les plus indécens, le hasard, ou plutôt son adresse dans la mécanique, conduisit le jeune Abraham dans un cercle qui devait être pour lui un monde nouveau, et où il ne put se soutenir qu'en conservant le ton ferme que son naturel lui indiquait. Ce ton prit un caractère toujours plus soutenu ; et comme ce n'était point celui d'un homme grossier, mais qu'il était basé sur un sens droit et éclairé, sur une grande connaissance de la société, et sur une ironie spirituelle, on ne peut s'étonner que là, où le jeune homme pouvait à peine se soutenir et se faire tolérer, l'homme fait inspirât un certain respect.

Le souvenir soudain de l'église de Saint-Biaise avait rempli le cœur du maître d'un attendrissement profond, et auquel il se livrait rarement. — Pourquoi donc, se dit-il à lui-même, cette blessure que j'ai cru fermée depuis longtemps, saigne-t-elle si souvent ? Pourquoi suis-je si souvent perdu dans mes rêveries, au moment où je devrais diriger activement la machine qu'un mauvais esprit paraît vouloir arrêter. Il se sentit troublé par l'idée d'être dirigé à son insu et malgré lui dans ses actions, par un pouvoir invisible et inconnu ; mais, revenant insensiblement à lui, il entra dans la maisonnette, pour lire la lettre de Kreisler.

Des événemens très-remarquables avaient eu lieu dans le palais ducal. Le médecin disait : — Miracle, cela est contraire à la pratique, à l'expérience ; la duchesse : — Cela devait être ainsi, et la princesse n'est pas compromise ; le duc : — Ne l'avais-je pas défendu ? mais la valetaille n'a pas d'oreilles. Le grand-veneur aura soin désormais que le prince ne puisse toucher à la poudre ; madame Benzoni : — Dieu soit loué, elle est sauvée. Pendant que ces divers propos se tenaient, Hedwige regardait par les croisées de sa chambre, en touchant quelques accords sur la guitare que Kreisler avait jetée par terre, dans sa colère, et qu'il avait reçue des mains de Julie, comme un objet sacré. Sur le sofa, le prince Ignace pleurait et se lamentait, en disant : — Cela me fait bien mal, cela me fait bien mal ; et, devant lui, Julie était occupée à gratter des pommes de terre dans un petit plat d'argent.

Tout cela avait rapport à un événement que le médecin avait bien raison d'appeler miraculeux, et au-dessus de toute pratique. Le prince Ignace, comme on l'a déjà vu, avait conservé l'innocente gaîté et l'insouciance d'un enfant de six ans, et il se livrait encore à tous les jeux de cet âge. Entre autres joujoux, il possédait un petit canon en métal, dont il ne se servait pas aussi souvent qu'il aurait voulu, parce qu'il lui fallait quelques accessoires qui ne se trouvaient pas toujours sous sa main, tels que de la poudre,

quelques grains de plomb, et un petit oiseau. Lorsqu'il pouvait se procurer tous ces objets, il faisait monter la garde à ses troupes, jugeait en conseil de guerre le pauvre oiseau qui avait voulu faire une émeute dans le pays pour détrôner le duc, attachait le condamné à un chandelier, et d'un coup de canon le tuait ou le blessait ; et dans ce dernier cas il était obligé de l'achever avec un canif, pour compléter son juste châtiment.

Frédéric, le fils du jardinier, avait procuré à Ignace une jolie petite linotte, que le prince, comme à l'ordinaire, paya un écu. S'étant introduit dans la chambre du chasseur, en l'absence de celui-ci, il avait trouvé le sac à plomb et une poire à poudre, et n'avait pas manqué de s'approvisionner. L'exécution était pressée, car le petit rebelle gazouillait et employait tous ses moyens pour s'échapper. Ignace eut l'idée de ne pas priver sa sœur du plaisir d'assister à l'exécution du petit traître. En conséquence, il mit sous un bras la boîte qui contenait son armée, sous l'autre le canon ; et, l'oiseau à la main, il se dirigea vers la chambre d'Hedwige où il la trouva tout habillée, étendue sur son sofa, et toujours dans le même état cataleptique. Malheureusement, ou plutôt heureusement, comme on le verra bientôt, les femmes de chambre venaient de quitter un instant la princesse.

Sans attendre plus long-temps, Ignace attacha l'oiseau à un flambeau, rangea son armée en bataille et chargea le canon. Ensuite il souleva la princesse du sofa, la fit approcher de la table, lui déclara qu'elle représentait le commandant, et que lui-même, prince régnant mettrait feu à l'artillerie qui devait donner la mort au rebelle. L'abondance des munitions l'avait engagé, non-seulement à mettre dans le canon, une charge beaucoup trop forte, mais encore à répandre tout autour sur la table, le peste de la pondre. Il en résulta une très-forte explosion dont Ignace eut la main brûlée si sérieusement, qu'il se sauva en hurlant, sans s'apercevoir que la princesse était tombée sur

le parquet. On accourut au bruit en toute hâte, et le duc et la duchesse même, oubliant, dans leur frayeur, les exigences de l'étiquette, se précipèrent pêle-mêle avec les domestiques. Les femmes de chambre relevèrent Hedwige, et la couchèrent sur le lit, pendant qu'on cherchait le médecin et le chirurgien. D'après les dispositions de la table, le duc devina bientôt ce qui s'était passée et, les yeux étincelans de colère, il dit au prince qui se lamentait : — Voilà, Ignace, où conduisent tes sottises enfantines. Fais-toi mettre un onguent, et cesse de pleurer comme un polisson..... Une verge de bouleau..... devrait.... derrière. Ici, les lèvres tremblantes du duc ne lui permirent plus que de proférer des sons interrompus et inintelligibles. Il quitta la chambre avec gravité, laissant les domestiques frappés d'une crainte inexprimable, car c'était la troisième fois qu'il tutoyait son fils en l'appelant Ignace, et cette conduite était la preuve évidente d'une colère vive et durable.

Le médecin ayant déclaré, que la crise avait commencé, et qu'il espérait que l'état de la princesse n'aurait bientôt plus rien d'alarmant, la duchesse dit, avec moins de joie qu'on n'aurait dû l'attendre : — Dieu soit loué ; on apportera de ses nouvelles. Alors, elle embrassa tendrement Ignace, le consola par ses caresses et suivit le duc.

En ce moment, madame Benzon qui était venue avec Julie, pour voir la malheureuse Hedwige, arriva au château. Aussitôt qu'on lui eut dit ce qui venait de se passer, elle courut à la chambre de la princesse, s'agenouilla près de son lit, et saisit sa main, tandis que Julie versait des larmes amères pensant que le sommeil de la mort allait bientôt s'emparer de son amie ; mais Hedwige poussa un profond soupir, et dit d'une voix faible et étouffée : — Est-il mort ?

Aussitôt Ignace étouffa ses larmes, et plein de joie de son exécution, dit en riant : — Oui, oui, princesse, il est mort, le coup lui a traversé le cœur.

— Je le savais, dit la princesse, en fermant de nouveau les yeux, je le savais. j'ai vu le sang sortir de son cœur et rejaillir sur sa poitrine.

— Hedwige, dit la conseillère, ma chère Hedwige, oubliez ces tristes rêveries, me reconnaissez-vous !

La princesse fit avec la main un petit mouvement indiquant qu'elle voulait être seule.

— Hedwige, continua madame Benzon, Julie est ici.

A ces mots un sourire effleura les lèvres de la malade, Julie se pencha vers elle et déposa un baiser sur sa bouche décolorée ; alors Hedwige murmura lentement : — Tout est fini, maintenant ; dans quelques instans, je serai tout-à-fait bien.

Jusqu'alors personne n'avait fait attention au petit rebelle, qui, la poitrine déchirée était resté sur la table. Julie y jeta un regard, et reconnut que le prince avait encore joué à ce jeu qu'elle détestait.

— Prince, dit-elle, les joues enflammées, que vous avait fait cet oiseau pour le tuer impitoyablement ? C'est un jeu aussi sot que cruel ; vous m'aviez promis depuis long-temps de l'abandonner, et vous ne m'avez pas tenu parole. Si vous y revenez, je n'arrangerai plus vos tasses, je n'apprendrai plus à parler à vos poupées, et ne vous dirai pas l'histoire du roi des ondes.

— Mais écoutez-moi donc, mademoiselle Julie, dit le prince d'une voix plaintive, c'était un coquin achevé. Il avait coupé les pans des habits de mes soldats, et méditait une révolte....

— Ah ! que je souffre !

Madame Benzon regarda le prince et Julie en souriant, et dit : — Que de lamentations pour une petite brûlure, Mais aussi le chirurgien n'en finira jamais avec son onguent. Un remède commun pourrait d'ailleurs soulager également les personnes au-dessus du commun ; qu'on apporte des pommes de terre.

Elle s'avança alors vers la porte, s'arrêta brusquement, comme saisie d'une idée soudaine, et dit à Julie en l'embrassant sur le front : — Tu es ma. bonne fille, prends garde surtout aux foux extravagans, et ferme ton cœur à leurs discours séducteurs. Elle jeta encore un regard sur la princesse qui paraissait dormir profondément, et sortit de la chambre.

Le chirurgien se présenta en ce moment, portant un énorme emplâtre, et assurant qu'il attendait depuis longtemps dans les appartemens du gracieux prince, ne le croyant pas dans la chambre à coucher de la princesse. Il s'avançait en même temps avec son emplâtre ; mais la femme de chambre qui apportait des pommes de terre, lui coupa le chemin, et assura qu'il n'y avait pas de meilleur remède contre la brûlure.

— Oui, dit Julie, en prenant le plat, et moi, mon petit prince, je vais vous préparer le remède moi-même.

— Très-gracieux seigneur, dit le chirurgien effrayé, réfléchissez bien à ce que vous allez faire : un remède commun pour les doigts brûlés d'un prince ! C'est l'art seul qui doit être employé dans cette circonstance. Il s'avança vers le prince qui lui dit : —Allez-vous-en, c'est mademoiselle Julie qui me pansera, que l'art s'en aille au diable !

Le chirurgien partit avec son emplâtre non sans lancer un regard furieux à la femme de chambre. Julie écoutait la respiration de la princesse ; mais quel ne fut pas son étonnement lorsque...

LE MANUSCRIT DE MURR.

..... m'endormir. Je me roulais sur ma couchette, essayant toutes les positions possibles. Tantôt je m'étendais de tout mon long, tantôt je me plaçais de manière à faire reposer ma tête sur mes pattes et à couvrir mes yeux avec ma queue gracieusement retournée. Je me j'étais ensuite sur le flanc, tenant mes pattes raides et loin de mon corps, et laissant tomber avec indifférence, ma queue de dessus la couchette. Tout fut absolument inutile ; mes idées se troublèrent de plus en plus, et je tombai enfin dans ce délire qu'on ne peut appeler sommeil, mais qui est une lutte entre le sommeil et l'état de veille, ainsi que l'observent judicieusement, Moritz, Davidson, Rudow, Tiedmann, Schubart, Kluge, et autres écrivains qui ont écrit sur le sommeil et que je n'ai pas lus.

Le soleil donnait depuis long-temps dans la chambre de mon maître, lorsque je revins, de ce délire, à la connaissance de moi-même. Mais quelle connaissance, quel réveil ! — Jeune chat qui parcours ces mots, dresse les oreilles, et lis avec attention, pour profiter de mon exemple. Considère ma situation, et lorsque, pour la première fois, dans une réunion, on te présentera du punch de chat, touches y à peine, et si on voulait t'exciter, que l'autorité de Murr vienne à ton secours ; j'espère qu'on la reconnaîtra.

Non-seulement, je me sentais faible et malheureux ; mais une certaine affection anormale de la poitrine me plongeait dans une apathie et une insensibilité horrible et impossible à décrire. Mais l'affection morale était plus sensible encore.

Au repentir amer que me donnait le souvenir de la veille, se joignait une indifférence désolante pour tous les biens de la terre. Je méprisais souverainement la fortune, tous les dons de la nature, la sagesse, la raison, l'esprit, etc. Les plus grands philosophes, les poètes les plus spirituels, n'avaient pas plus de prix à mes yeux, que des marionnettes et de misérables poupées ; et ce qu'il y avait de plus malheureux, c'est que ce mépris s'étendait jusqu'à moi-même. Il me semblait n'être qu'un misérable chat, bon tout au plus à chasser les souris. Je ne voyais la terre entière, que comme une vaste vallée de peines et de chagrins ; et cette idée était affreuse. Je fermai les yeux et je versai d'abondantes larmes. — Tu as fait ripaillé, Murr, me dit mon maître, en voyant que je n'avais pas touché à mon déjeuner. — Eh ! bien, dors, cela te remettra. Il ne connaissait pas mes souffrances, il ignorait l'influence du punch de chat sur une âme sensible.

Il était midi, et je n'avais pas encore quitté la couchette, lorsque Mucius parut devant moi, sans que je pusse dire comment il était entré. Je lui parlai de mon état affreux, mais au lieu d'y prendre part, comme je l'avais espéré, il partit d'un éclat de rire, et me dit : — Ô mon cher Murr, cette crise n'est autre chose que le passage de l'état de misanthropie à celui du véritable chat. Garde-toi de parler à ton maître de tes souffrances ; notre espèce est déjà bien assez en mauvaise réputation. Lève-toi, viens avec moi, le grand air te fera du bien. Il faut au reste prendre du poil de la bête, tu vas voir ce que cela signifie.

Mucius avait acquis sur moi une autorité à laquelle je ne pouvais me soustraire. Je me levai donc, j'étendis péniblement mes membres fatigués, et suivis mon camarade sur le toit. Nous nous y promenâmes en long et en large, et je me sentis, en effet, un peu remis. Ensuite Mucius me conduisit derrière la cheminée, et me força, bon gré, malgré, à boire deux ou trois coups de pur jus de hareng. C'était le poil de la bête dont parlait Mucius. L'effet

en fut prompt et miraculeux ; l'affection anormale de l'estomac cessa, le découragement disparut, la vie m'apparut avec tous ses charmes, j'aimai de nouveau les biens terrestres, les sciences, la sagesse et l'esprit, et je fus comme auparavant, l'excellent, le sublime matou Murr. — Jeunes matous, prenez du poil de la bête, et consolez-vous comme votre illustre confrère. Je me bornerai à dire, que je menai pendant quelque temps, sur les toits voisins, en compagnie de Mucius et de quelques autres chats blancs, jaunes et bigarrés, une vie fort gaie, pendant laquelle eut lieu un événement important qui eut des suites assez sérieuses.

Un soir, me rendant au clair de la lune, avec Mucius, à une fête donnée par quelques amis, nous rencontrâmes le noir-gris-jaune qui m'avait enlevé le cœur de Mismise ; saisi par l'aspect de ce rival détesté, j'eus la douleur de le voir passer auprès de moi, en souriant dédaigneusement. Mon sang bouillonnait dans mes veines. Mucius, qui s'aperçut de mon agitation, me dit : —Tu as raison, frère Murr, il t'a regardé de travers, et je suis convaincu qu'il a voulu te toucher. Nous le saurons bientôt, car il a dans le voisinage une nouvelle intrigue, et passe ici tout les soirs, il ne peut tarder à revenir.

En effet, peu d'instans après, le bigarré revint, et me regarda de loin d'un air de mépris. Je m'avançai courageusement vers lui, et nous passâmes si près l'un de l'autre, que nos queues se touchèrent rudement. Je m'arrêtai aussitôt, me retournai, et dis d'une voix forte : Miaou ! Il s'arrêta, se retourna aussi, et me répondit effrontément : Miaou, après quoi chacun s'en fut de son côté.

Mucius, d'après mon désir, se rendit chez lui le lendemain matin, et lui demanda s'il avait touché ma queue ; il me fit répondre qu'il l'avait touchée. Je lui fis dire que, puisqu'il avait touché ma queue, je devais me considérer comme touché. Il répondit que je pouvais

considérer tout ce qu'il me plairait. Je lui dis que je me considérais comme touché. Il répondit que je ne savais ce que cela signifiait. Je dis que je le savais mieux que lui. Il répondit que j'étais un sot ; pour garder mon avantage, je dis qu'il était un infâme roquet ; ensuite vint la provocation.

(Remarque de l'éditeur.) « O Murr, mon. matou, ou le point d'honneur n'a point changé depuis le temps de Shakspear, ou je te surprends sur un mensonge littéraire, mensonge qui doit servir à donner plus de feu et de brillant à ton récit. La manière dont tu amènes ton duel avec le bigarré, n'est autre chose que la parodie du mensonge sept fois renvoyé de Touchstone, dans le how do you like it de Shakspeare. Murr, les critiques tomberont sur toi, mais tu leur prouves, du moins que tu as lu Shakspeare avec profit, et cela peut faire excuser bien des choses. »

A parler franchement, je fus un peu effrayé en recevant le cartel du combat à l'égratignure. Je pensais à l'état horrible où m'avait mis ce traître de bigarré, lorsque, poussé par la jalousie et la vengeance, je l'attaquai, comme on l'a vu. Mucius s'aperçut de ma pâleur, tandis que je lisais ce terrible billet. — Frère, dit-il, il semble que l'approche du premier duel que tu dois avoir, t'a un peu saisi. Je n'hésitai pas à lui ouvrir mon cœur, et à lui faire connaître ce qui ébranlait mon courage.

— Ô mon cher Murr, me répondit-il, tu oublies donc qu'au moment où cet insolent te rossa, comme tu le dis, tu n'étais qu'un jeune conscrit, et non un brave et bon chat comme tu l'es maintenant. Cette affaire d'ailleurs n'était pas un duel, pas même une simple rencontre, mais une querelle indécente. Souviens-toi, mon cher Murr, que l'homme jaloux de nos qualités nous reproche le penchant que nous avons à nous battre ainsi, et appelle querelles de chats, les combats de ce genre. C'est une raison de plus pour qu'un matou qui aime l'honneur et qui est bien élevé, évite de semblables rencontres et fasse honte aux hommes qui,

assez souvent sont disposés à rosser et à se faire rosser. Ainsi, chère frère, mets toute crainte de côté, prends courage, et sois certain que ; dans ce duel, tu triompheras et tu ôteras à ce fat bigarré, l'envie des amourettes et des insolences. Mais au reste, il me semble qu'après ce qui s'est passé entre vous, le duel à l'égratignure ne suffit pas, et que vous devriez vous battre d'une manière plus décisive, c'est-à-dire à la morsure. Je demanderai là-dessus l'opinion de nos amis.

Mucius exposa, dans un très-beau discours, mon affaire avec le bigarré. Tout le monde fut de l'avis de l'orateur, et alors, je fis dire à mon adversaire, que j'acceptais le duel, mais que, vu la gravité de l'offense, je ne voulais et ne pouvais me battre qu'à la morsure. Il fit quelques objections, prétendit que ses dents étaient fort usées, mais Mucius ne voulut se départir de rien et obtint que l'affaire se passerait comme je l'entendais. La nuit fixée étant arrivée, je me rendis avec Mucius sur le toit de notre maison où mon ennemi ne tarda pas à paraître, accompagné d'un matou encore plus bigarré que lui, et ayant une physionomie encore plus insolente. Ils avaient fait ensemble plusieurs campagnes et assisté à la prise du magasin qui valut au bigarré l'ordre du lard brûlé. Mucius, ainsi que je l'appris plus tard, avait fait venir aussi une petite chatte grise, fort habile en chirurgie, et capable de guérir, en peu de temps, les blessures les plus dangereuses. On convint alors que l'affaire se passerait en trois sauts, et au troisième, si rien de décisif n'avait eu lieu, on verrait s'il fallait considérer le duel comme terminé ou le continuer. Les seconds mesurèrent les pas, nous prîmes notre distance, et au signal donné, nous nous élançâmes l'un sur l'autre.

Au moment où je voulus saisir mon ennemi, il me mordit l'oreille droite d'une telle manière, que malgré moi, je poussai un cri affreux. — Séparez-vous, cria Mucius, et nous revînmes à notre position.

Nouveau signal, second saut, je crus cette fois mieux saisir mon adversaire, mais le traître se baissa et me mordit la patte droite dont le sang jaillit en abondance. — Séparez-vous, cria de nouveau Mucius. — Au fait, mon cher, dit le second du bigarré, en s'adressant à moi, l'affaire est terminée, puisque cette seconde blessure vous met hors de combat. Mais la colère me rendait insensible à la douleur, et je répondis qu'au troisième saut, on verrait si je manquais de force et si l'on devait considérer l'affaire comme terminée. — Eh bien, dit le second, puisque vous voulez absolument tomber dans les pattes de votre adversaire qui vous est si supérieur, on peut vous satisfaire. Mucius me frappa sur l'épaule et dit : — A merveille, mon frère, un véritable chat ne fait aucune attention à de pareilles égratignures, courage. Troisième signal, troisième saut. J'avais remarqué la ruse de mon ennemi qui, sautant toujours un peu de côté, m'échappait, tandis que revenant sur lui, il me saisissait avec sûreté. Cette fois je tombai, et à l'instant où il crut me saisir, je le mordis au cou avec une telle force, qu'il ne put crier, mais poussa seulement un soupir. — Séparez-vous, cria son second. Je sautai en arrière, mais le bigarré tomba évanoui, le sang coulant abondamment d'une profonde blessure. La chatte grise s'approcha aussitôt, et pour étancher le sang, elle se servit d'un remède domestique qu'elle portait toujours avec elle. C'était un certain liquide qu'elle injecta dans la blessure, et dont l'odeur était forte et désagréable. Ce n'était ni de l'arquebusade, ni de l'eau de Cologne.

Mucius, me serrant sur son cœur, médit : — Frère Murr, tu as vidé ton affaire comme un matou qui a le cœur bien placé. Le second du bigarré, qui, jusqu'alors avait aidé au pansement, voulut faire quelques observations sur la manière dont je m'étais conduit au troisième saut, mais Mucius, les yeux étincelans, lui imposa silence. Alors il prit son ami sur son dos, et tous les deux disparurent par la lucarne. La chatte grise me demanda si elle devait aussi

appliquer son baume sur mes blessures. Je la remerciai, quoique je souffrisse beaucoup, et je rentrai chez moi, fier de ma victoire et de la vengeance que je venais de tirer. Jeunes matous, c'est pour vous que j'ai donné ces détails de mon premier duel. Vous y apprendrez à connaître le point d'honneur, et vous y trouverez plus d'un enseignement utile. Vous y verrez que la bravoure n'est rien sans la ruse, et que l'étude suivie de la ruse est indispensable, si l'on veut n'être pas vaincu. *Che non se ajusta se nega*, dit Brighella, dans le Mendiant heureux de Gozzi ; et il a parfaitement raison. Rappelez-vous cela, jeunes matous ; et ne négligez pas les ruses, véritable sagesse de la vie.

Étant descendu, je trouvai la porte de mon maître fermée, et je fus obligé de me coucher sur le paillason. Mes blessures saignaient, et je me sentais défaillir ; mais bientôt, deux mains me soulevèrent et m'emportèrent doucement : c'était mon bon maître qui, m'ayant entendu devant la porte, m'avait ouvert et avait remarqué mon état. — Pauvre Murr, me dit-il, qu'as-tu donc ? ce sont de bonnes morsures. J'espère que tu les auras bien rendues. Il me posa sur ma couchette, prit dans son armoire de l'onguent, et en fit deux emplâtres, qu'il me posa sur l'oreille et sur la patte. Je souffris tout tranquillement, et ne poussai qu'un petit mrr étouffé. — Tu es un bien gentil matou, me dit le maître, tu ne méconnaissais pas, comme les autres étourdis de ton espèce, les bonnes intentions de ton maître. Sois tranquille, et quand il sera temps de lécher ta patte, tu sauras bien toi-même enlever l'emplâtre ; quant à l'oreille, tu n'y peux rien faire.

Je témoignai ma reconnaissance au maître, en lui présentant ma patte gauche, qu'il prit et secoua doucement comme à l'ordinaire. Il savait vivre avec des matous civilisés.

Bientôt je sentis l'influence bienfaisante des emplâtres, et je m'applaudis de n'avoir pas accepté le triste remède du petit chirurgien gris. Mucius, qui vint me voir, me trouva

gai et dispos, et bientôt je fus en état de le suivre à la réunion de nos amis. On se fera facilement l'idée des transports avec lesquels je fus reçu.

Je menai, dès ce moment, une vie délicieuse. Mais est-il ici bas un bonheur durable, et derrière chaque plaisir dont on jouit, ne voit-on pas.....

TREIZIÈME FRAGMENT DE MACULATURE.

..... une colline élevée et raide, qui aurait pu passer pour une montagne dans un pays de plaine. Un chemin large, commode, entouré de buissons odoriférans, conduisait au sommet, et les bancs établis de chaque côté annonçaient aux voyageurs un soin hospitalier. Arrivé au sommet, on découvrait toute la grandeur et la magnificence du bâtiment, qui, de loin, ne paraissait qu'une église solitaire. Des armoiries, formées par la croix et la crosse pastorale, et placées au-dessus de la porte, annonçaient que cet édifice avait été jadis la résidence d'un évêque, et cette inscription : Benedictus qui venit in nomine Domini, invitait les pieux voyageurs à entrer. Mais aussitôt, on s'arrêtait involontairement, surpris d'admiration à la vue de l'église, dont la magnifique façade, dans le style de Palladio, formait avec ses deux tours la partie principale. Le premier corps-de-logis contenait les appartemens du prieur, et les ailes, les cellules des moines, le réfectoire, d'autres salles de réunion, et les chambres des étrangers. Non loin du cloître étaient les bâtimens de la ferme et la maison du bailli. Dans la vallée, le beau village de Kanzheim ceignait, comme une couronne, la colline et l'abbaye.

Cette vallée s'étendait jusqu'au pied de montagnes assez éloignées. De nombreux troupeaux couvraient les pâturages traversés en tous sens par des ruisseaux limpides. Le chant des oiseaux se faisait entendre sous le

feuillage, et des barques richement chargées, glissaient sur le large fleuve qui arrosait ce beau paysage.

On pouvait, il est vrai, reprocher à l'église, malgré les principes grandioses qui avaient présidé à son architecture, des ornemens surchargés d'or et de peintures bizarres, rappelant le mauvais goût des anciens monastères. Mais aussi on n'en était que plus frappé du style pur qui régnait dans la construction, comme dans les embellissemens des appartemens du prieur. Du cœur de l'église, on passait dans une vaste salle destinée aux assemblées des moines, et où l'on déposait aussi les différens instrumens de musique. De cette salle, un long corridor, formant une colonnade dans le style ionique, conduisait aux appartemens du prieur. Des tentures en soie, des tableaux des meilleurs maîtres, des bustes, des statues des grands hommes de l'église, des tapisseries, des meubles précieux, concouraient à rendre témoignage de la richesse du couvent. Mais cette richesse ne ressemblait en rien à ce luxe qui ne tend qu'à éblouir, et ne cause que de l'étonnement et non du plaisir. Tout était à sa place, rien n'attirait vainement l'attention en détruisant l'effet de l'ensemble, de manière qu'on ne pensait point au prix d'un objet particulier, mais à la douce satisfaction qu'on éprouvait. La commodité et la recherche du logis du prieur touchaient au luxe sans l'atteindre, et l'on pardonnait aisément à un prêtre ce goût d'arrangement. Le prieur Chrysostôme, en arrivant à l'abbaye de Kanzheim quelques années auparavant, avait fait décorer les appartemens tels qu'on les voyait en ce moment, et son caractère et ses manières s'y décelaient en quelque sorte. Avant de l'avoir vu, on lisait, pour ainsi dire, le degré élevé de la culture de son esprit. Parvenu à sa quarantième année, grand, bien fait, doué d'une expression de physionomie heureuse, et de manières pleines de grâce et de dignité, il inspirait à tous ceux qui le voyaient le respect dû à son état. Apôtre zélé de l'église, défenseur infatigable des droits de son ordre et de

son monastère, il n'en avait pas moins un extérieur de douceur et de tolérance. Mais cette douceur même était une arme puissante dont il savait se servir pour vaincre toute résistance, vînt-elle même d'en haut. Le prieur était un élève de la Propagande de Rome, peu disposé à renoncer aux jouissances de la vie qui pouvaient s'accorder avec les règles et les convenances de son ordre ; il accordait à ses nombreux subordonnés toutes les libertés que leur position pouvait comporter. Ainsi, tandis que, les uns, occupés des sciences, ne quittaient pas leurs cellules, d'autres se promenaient gravement dans le parc. Une partie de ses commensaux, voués à une piété mystique, jouaient et priaient ; d'autres moins rigides, entouraient une table bien servie, et se contentaient d'observer les règles de l'ordre. Ceux-ci ne quittaient pas l'abbaye, ceux-là faisaient de longues courses, et changeaient même quelque fois la longue robe du moine, contre la veste légère du chasseur, pour poursuivre le gibier.

Quoique les goûts des frères fussent différens, et quoiqu'il fût permis à chacun de suivre le sien, tous semblaient s'accorder, cependant, dans leur prédilection pour la musique ; presque tous cultivaient cet art avec succès, et on trouvait parmi eux des virtuoses qui auraient pu figurer dans l'orchestre le mieux composé. Une riche collection des œuvres des grands maîtres, et toutes sortes d'instrumens permettaient de satisfaire à ce goût, et des exécutions fréquentes nécessitaient un exercice continu.

L'arrivée de Kreisler donna une nouvelle impulsion à ce penchant. Les sa-vans quittèrent leurs livres, les dévots abrégèrent leurs prières et tous se réunirent autour du maître de chapelle qu'ils aimaient, et dont ils préféraient les œuvres à toutes les autres. Le prieur lui-même lui prouva son amitié en rivalisant de soins et d'attentions avec ses moines. La beauté du pays, l'aisance de la vie du monastère, les plaisirs d'une table délicieusement servie, le bon vin dont le père Hilarion ne laissait jamais manquer,

l'art qu'on cultivait et qui était le véritable élément de Kreisler, tout concourait à calmer l'âme agitée de ce dernier. Il devint doux et aimant comme un enfant, et il reprit confiance en lui-même. On a dit de lui quelque part, que ses meilleurs amis même n'avaient jamais pu obtenir qu'il écrivît une de ses compositions, et que si jamais il l'avait fait, il n'avait point manqué de livrer aussitôt l'ouvrage aux flammes. Cela a pu avoir lieu à une époque que le biographe ramènera peut-être, mais dans l'abbaye de Kanzheim, Kreisler se garda bien d'anéantir les compositions qui sortaient de son âme.

On venait de terminer un soir, dans le chœur de l'église, la dernière répétition d'une grand'messe que Kreisler avait composée et qui devait être exécutée le lendemain ; les frères étaient rentrés dans leurs cellules, et Kreisler seul, arrêté sous la colonnade, contemplait la contrée qui brillait devant lui des derniers rayons du soleil couchant. Il lui sembla tout-à-coup, entendre dans le lointain, sa composition que les frères venaient d'exécuter, et pénétré d'un bonheur inexprimable, il sentit des larmes brûlantes rouler dans ses yeux.

— Non, s'écria-t-il, non, ce n'est pas moi, c'est toi, toi seule ; toi, ma pensée, mon désir unique !

La manière dont Kreisler avait conçu ce morceau, dans lequel le prier et les frères trouvaient l'expression de la piété la plus fervente, pouvait être appelée miraculeuse. Entièrement absorbé par la pensée de la messe qu'il avait commencée et qui était loin d'être finie, il rêva une nuit que la Toussaint, fête pour laquelle tout devait être terminé, était déjà arrivée, que la messe venait d'être sonnée, et qu'assis devant le pupitre, il en dirigeait l'exécution. Tout se suivait de point en point jusqu' à l'agnus. Là, il aperçoit avec saisissement dans la partition, des feuilles entièrement blanches. Son bâton tombe de ses mains, les frères se regardent, espérant à chaque instant que cette longue pause va finir, mais l'embarras l'angoisse étouffent

Kreisler, et tout en sentant sa composition achevée dans son âme, il lui est impossible de l'écrire sur la partition. Tout-à-coup, un ange paraît, s'approche du pupitre, chante l'agnus dei d'une voix céleste, et cet ange, c'est Julie. Les transports de son enthousiasme réveillent et il écrit l'agnus qu'il croit avoir entendu. Kreisler recommençait maintenant ce rêve, lorsqu'un léger coup sur l'épaule le tira de son extase. C'était le prieur qui le contemplait avec satisfaction.

— N'est-ce pas, mon fils, lui dit-il, que l'œuvre sublime que tu as enfantée te donne une douce satisfaction ? Tu penses à la messe que je crois un de tes meilleurs morceaux.

Kreisler le regarda sans pouvoir proférer une seule parole.

— Allons, continua le prieur en souriant, descends de la région supérieure vers laquelle tu t'es élancé. Je crois même que tu composes encore en ce moment, et ce travail est sans doute un plaisir pour toi, mais c'est un plaisir dangereux puis qu'il use tes forces. Chasses pour le moment toutes tes idées créatrices ; promenons-nous dans cette galerie, et causons de choses ordinaires.

Le prieur parla alors de l'administration du monastère, de la manière de vivre des moines, loua l'union vraiment chrétienne qui régnait entre eux, et dit enfin à Kreisler : — Je crois m'être aperçu, mon fils, que, depuis quelques mois que vous habitez l'abbaye, vous êtes devenu plus calme, et surtout plus passionné pour l'art sublime qui fait l'ornement des cérémonies de l'église.

Kreisler ne put se dispenser de reconnaître la vérité de cette observation, et d'avouer que depuis le moment où l'abbaye lui avait offert un asile, il s'y considérait comme faisant partie de la communauté et ne devant plus la quitter.

— Laissez-moi, révérend père, continua-t-il, laissez-moi conserver cette illusion fortifiée par l'habit que je porte ;

laissez-moi croire que le beau rêve, auquel je m'abandonne en ces lieux, n'aura jamais de réveil.

— En effet, mon cher fils, répondit le prieur, l'habit que tu as pris, pour ressembler à un de nos frères, te sied si bien, que je voudrais ne pas te le voir quitter. Mais, continua-t-il, après quelques instans de silence, toute plaisanterie est déplacée ici. Vous savez, Kreisler, combien je vous ai aimé dès le premier jour où je vous ai connu ; et combien mon amitié s'est accrue depuis, fortifiée par mon admiration pour votre beau talent. Nous concevons facilement des inquiétudes sur le sort de ceux que nous aimons, et c'est ce qui m'a porté à vous observer depuis l'instant de votre entrée en ces lieux. Depuis long-temps, je voulais vous ouvrir mon cœur ; j'attendais pour cela un moment propice ; il est venu : Kreisler, renoncez au monde ; entrez dans notre ordre.

Bien que Kreisler se trouvât parfaitement dans l'abbaye, tout charmé qu'il était de pouvoir y prolonger son séjour, il fut cependant surpris, d'une manière presque désagréable, de la proposition du prieur ; car il n'avait jamais songé sérieusement à renoncer à sa liberté, et à vivre parmi les moines, quoique ce caprice eût pu lui passer quelquefois par la tête, et que le prieur s'en fût peut-être aperçu. Il le regarda donc avec étonnement ; mais celui-ci ne lui donna pas le temps de répondre.

— Écoutez-moi jusqu'à la fin, Kreisler, lui dit-il ; quelque désir que j'aie de procurer à l'église un serviteur zélé, je sais fort bien que l'église rejette toute séduction, et veut seulement que l'étincelle de la velléité soit entretenue, jusqu'à ce qu'elle devienne la brillante flamme de la conviction. Ainsi je ne veux que développer ce qui est caché dans votre cœur, pour vous le rendre sensible à vous-même. Vous parlerai-je des absurdes préjugés qu'on a dans le monde contre l'état monastique ? On croit que le religieux a toujours été poussé dans sa cellule par un sort affreux ; on pense qu'il renonce à tous les plaisirs, et qu'il

passé sa vie dans des tourmens continuels. S'il en était ainsi, le cloître ne serait qu'une affreuse prison, où le regret d'un bien à jamais perdu dévorerait les victimes qui y seraient renfermées, et qui, spectres vivans, exprimeraient leur angoisse par des prières murmurées d'une voix éteinte.

En entendant parler de spectres, Kreisler ne put s'empêcher de sourire ; car il pensa aussitôt à ces bénédictins si gras et si bien nourris, et surtout au père Hilarion, dont le seul chagrin eût été de boire de mauvais vin, et la seule peine de déchiffrer une partition difficile.

— Vous riez, continua le prier, du contraste que vous présente ce tableau avec la vie qu'on mène ici, et vous n'avez pas tort. Quelques hommes, sans doute, déchirés par des souffrances terrestres, se réfugient dans le cloître, et sont heureux de trouver, au sein de l'église, la paix qui les console des malheurs de la vie du monde. Mais il en est beaucoup aussi, qui, par goût, n'aiment que la solitude et la vie contemplative. D'autres encore, sans avoir une vocation prononcée pour la vie monacale, ne sont à leur place que dans un cloître ; ce sont ceux qui doivent toujours rester étrangers au monde, parce qu'ils appartiennent à une existence supérieure, et qu'ils prennent les besoins de cette existence pour la condition de la vie. Poursuivant toujours ce qu'on ne peut rencontrer ici bas, continuellement agités par de vagues désirs, ils se tourmentent sans jamais trouver la paix ni le repos. La solitude, une vie uniforme, sans interruption et sans secousse, peuvent seules rétablir l'équilibre, et procurer à leur âme un calme qu'elle ne trouverait pas dans la vie agitée du monde. Vous êtes, mon cher Kreisler, du nombre de ces hommes que là puissance divine élève au ciel, même sans cette oppression terrestre. Le sentiment de cette existence supérieure se révèle dans l'art qui remplit votre âme, et qui, vous captivant entièrement, fait que vous êtes étranger aux futilités du monde. Fuyez donc à jamais les

absurdes plaisanteries des fous qui vous ont tourmenté. Un ami vous tend les bras, et veut vous conduire dans un port à l'abri de tous les orages.

— Je sens, répondit Kreisler avec une profonde mélancolie, je sens la vérité de vos paroles, mon vénérable ami ; je sais que je rie suis pas fait pour ce monde qui se montre à moi comme une énigme.

Et cependant je suis frappé de crainte à l'idée de prendre cet habit ; je crains que ce monde, qui plus d'une fois offrit au maître de chapelle des jardins émaillés de fleurs, ne paraisse au moins qu'un désert inhospitalier. La résignation....

— La résignation ! interrompit le prieur d'une voix forte, en est-il pour toi, Jean, quand le génie de l'art devient toujours plus puissant en toi, quand de tes ailes vigoureuses tu t'élèves au-delà des nues ? Quel bonheur la vie peut-elle t'offrir encore ? Mais, sans doute, la puissance divine a renfermé dans notre sein un sentiment dont la force irrésistible, maîtrise tout notre être. C'est le lien mystérieux entre le corps et l'âme, qui fait que tandis que celle-ci croit poursuivre un bonheur céleste, elle ne fait cependant qu'obéir aux exigences du corps. Ainsi se produit une réaction nécessitée par la continuation du genre humain. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je te parle ici de l'amour, et je ne pense pas qu'il te soit facile d'y renoncer. Mais, mon fils, si tu le peux, tu échappes à ta perte. Espères-tu jamais jouir de ce bonheur chimérique que promet l'amour terrestre ?

Le prieur prononça ces derniers mots avec tant d'onction, qu'on eût cru que le livre des destinées était ouvert devant ses yeux, et qu'il prédisait à Kreisler des malheurs auxquels il ne pourrait se soustraire qu'en se réfugiant dans un cloître.

Mais en même temps la figure de Kreisler prit cette expression bizarre qu'elle avait quelquefois.

— Votre éminence sérénissime est dans une erreur complète, dit-il au prier. Ne suis-je donc pas un homme passable, encore dans la fleur de l'âge, d'un extérieur agréable, et d'un esprit assez cultivé ? — Ne puis-je pas mettre un habit noir, des culottes de soie, me présenter à la fille d'un professeur, à celle d'un conseiller, et, mettant dans ma voix et dans mon action toute la douceur du plus aimable amoroso, ne puis-je pas leur dire : La plus belle des belles, voulez-vous me donner votre main et toute votre chère personne ? — La fille du professeur baisserait alors les yeux et me répondrait : Adressez-vous à papa. — Celle du conseiller m'adresserait un regard langoureux, m'assurerait ensuite qu'elle s'est aperçue depuis longtemps de cet amour que je viens enfin d'exprimer, et me parlerait en même temps de la garniture de sa robe de nûces. — Et messieurs les poètes, avec quel plaisir n'accorderaient-ils pas leurs filles à une personne aussi respectable que l'ex-maître de chapelle d'un grand-duc ! — Je pourrais encore m'élever jusqu'au romantique, commencer une idylle, et offrir mon cœur et nia main à la fille dodue d'un fermier, au moment où elle préparerait ses fromages. Nouveau notaire Pistafolin, je pourrais également courir au moulin, chercher une déesse dans des nuages de farine. Où méconnaît-on un cœur fidèle qui ne demande que le mariage ? — Votre éminence ne réfléchit pas que je suis homme à être parfaitement heureux par l'amour dont le thème simple se compose de ce peu de mots : Si tu veux de moi, je veux de toi ; thème dont les variations, après le brillant allégro de noce, se continuent pendant tout le temps du mariage. — Votre éminence ne sait donc pas que j'ai sérieusement pensé au mariage il y a déjà quelque temps. Il est vrai qu'alors j'avais bien peu d'expérience, puisque je n'avais que sept ans, mais la demoiselle de trente-trois ans, que j'avais choisie, ne m'en avait pas moins promis solennellement, de n'avoir jamais d'autre mari que moi, et je ne sais pas trop, au fait,

pourquoi cette affaire ne s'est pas réalisée. Que votre éminence sérénissime daigne remarquer combien l'amour m'a souri depuis mon enfance. Qu'on me donne des bas de soie, des escarpins, et je vais courir, sans m'arrêter, vers celle qui présente déjà le plus joli doigt du monde, pour qu'on y mette une bague. Si la chose n'était inconvenante en présence d'un honorable bénédictin, je danserais devant vous, éminence sérénissime, une matelotte, une gavotte, et même une valse, tant je me sens transporté d'aise en pensant à une amante et à une noce. Oui, je suis vraiment fait pour l'amour et le mariage, et je désirerais que votre éminence sérénissime en fût bien persuadée.

— Je n'ai pas voulu, dit le prieur, quand Kreisler s'arrêta enfin, je n'ai pas voulu interrompre ces plaisanteries bizarres qui prouvent la vérité de ce que j'ai avancé. Je sens aussi la pointe qui devait me blesser et qui ne l'a pas fait. Je suis assez heureux pour n'avoir jamais cru à cet amour chimérique dont vous parlez. Mais brisons là-dessus ; il est temps de saisir l'ennemi qui vous poursuit. N'avez-vous jamais entendu parler, pendant votre séjour à Sieghartshof du sort du malheureux peintre Léonard Eulinger ?

Une horreur inexprimable, que ma-infestaient de violens frissons, s'empara de Kreisler, lorsqu'il entendit prononcer ce nom. La dernière trace de cette ironie amère, à laquelle il s'abandonnait un instant auparavant, disparut de sa figure, et il dit d'une voix étouffée : — Eulinger, que me veut-il ? qu'ai-je de commun avec lui ? je ne l'ai jamais connu, et ce n'est qu'un jeu de mon imagination, qui me fit croire, un jour, qu'il me parlait du fond du lac.

— Calme-toi, mon fils, calme-toi, dit le prieur avec bonté, en prenant les mains de Kreisler, tu n'as rien de commun avec cet infortuné que le trouble d'une passion violente entraîna à sa perte ; mais que son sort affreux te serve d'exemple. Tu marches sur un chemin plus glissant encore que celui sur lequel il s'est perdu. La fuite est ton seul

moyen de salut. Hedwige.... une rêverie fatale la retient dans des liens qui paraissent indestructibles si un esprit indépendant ne parvient à les rompre ; et toi...

Ces paroles du prieur éveillèrent en Kreisler une foule de souvenirs divers. Il s'aperçut que le bon bénédictin connaissait l'intérieur de la famille ducale, et même tout ce qui s'était passé pendant son séjour à Sieghartshof. Il comprit que sa présence avait excité des craintes fondées sur l'état d'irritabilité de la princesse, et ces craintes, madame Benzon seule avait pu les éprouver. Elle était nécessairement en rapport avec le prieur, elle connaissait le séjour de Kreisler à l'abbaye, et avait, sans doute, dirigé la conduite et les discours du prieur. Kreisler se rappelait en effet, tous les momens où la princesse lui avait paru agitée par une passion naissante ; mais l'idée qu'il était lui-même l'objet de cette passion le remplissait d'une terreur dont il ne pouvait se rendre compte. Une puissance morale qu'il ne connaissait pas, semblait vouloir s'emparer de son âme, et lui ravir toutes ses facultés mentales. Il voyait Hedwige attachant sur lui ce regard étrange qui lui était propre. Un coup électrique fit alors vibrer tous ses nerfs, comme la première fois qu'il toucha la main de la princesse. Mais au même instant, son angoisse disparut, il se sentit pénétré d'une chaleur bienfaisante, et dit, comme revenant à lui : — Veux-tu me tourmenter encore, petite torpido ? Tu sais cependant que tu ne peux me blesser impunément, puisque c'est par pur amour pour toi que je me suis fait bénédictin.

Le prieur le regarda d'un œil pénétrant, comme s'il eût voulu lire dans son âme, et lui dit d'un ton solennel : — A qui parles-tu, mon fils ?

Kreisler revint de sa rêverie et se rappela que le prieur, connaissant tout ce qui s'était passé à Sieghartshof, ne devait pas ignorer la catastrophe qui l'avait obligé d'en partir, et qu'il désirait lui - même connaître un peu mieux.

— Ainsi que vous l'avez entendu, révérendissime seigneur, dit-il, je ne parlais à personne autre qu'à une petite torpédo qui voulait se mêler de notre conversation sans y être appelée, et me troubler plus que je ne l'étais. Je suis forcé de reconnaître à cet égard que quelques personnes me croient aussi fou que ce pauvre Léonard qui non-seulement voulait peindre une personne d'un rang trop élevé pour daigner le regarder, mais encore, qui voulait l'aimer, ni plus ni moins que Jacques aime sa Margot. Quant à moi, ai-je jamais manqué au respect que je devais à la princesse, quand j'accompagnais, par les plus beaux accords, un chant assez faible ? Ai-je mis sur le tapis des sujets d'amour ou de haine, quand la petite duchesse se plaisait à tourmenter le monde par ses singulières distractions ou ses visions magnétiques. Ai-je jamais fait rien de semblable ?

— Et cependant, mon fils, dit le prieur, tu parlais un jour de l'amour de l'artiste.

Kreisler regarda le prieur avec étonnement, croisa ses mains, et s'écria en levant les yeux au ciel : — Oh ! Dieu, c'est donc cela ! O hommes, pourquoi m'écoutez-vous dans mon insouciance, puisque l'harmonie de l'amour renfermée dans mon cœur blesse vos oreilles ? ô Julie !

Le prieur, comme saisi par quelque chose d'inattendu, parut chercher vainement des paroles, tandis que Kreisler ravi, contemplait le ciel qui brillait de mille nuances de feu. Le son des cloches se fit entendre du haut des tours de l'abbaye, et se perdit dans les nuages dorés comme une voix mélodieuse du ciel.

— On sonne l'angelus, dit le prieur, j'entends venir nos frères ; demain, mon cher ami, nous parlerons plus au long, des événemens qui se sont passés à Sieghartsweiler.

— Révérendissime seigneur, dit Kreisler, je voudrais bien savoir cependant quelques détails sur une noce et sur quelque autre chose encore. Le prince Hector ne doit pas tarder à prendre la main que, de loin, il cherchait déjà à

saisir, si toutefois il n'est rien arrivé de fâcheux à cet amant incomparable.

— Il n'est rien arrivé à cet amant incomparable, dit le prier, avec cette bonhomie qui lui était propre, mais on dit que son aide-de-camp a été piqué dans la forêt par une guêpe.

— Oui, dit Kreisler, par une guêpe qu'il voulait chasser par le feu et la fumée.

Les frères entrèrent dans le corridor, et.....

LE MANUSCRIT DE MURR.

..... le mauvais esprit qui cherche à escamoter un bon morceau, juste sous la dent d'un honnête matou sans-souci. Bientôt nos douces réunions sur le toit, furent troublées par un événement qui en amena la dissolution, et l'esprit malfaisant, qui devait y mettre un terme, nous apparut sous la forme d'un chien appelé Achille. On ne pouvait guère le comparer à son homonyme grec, à moins qu'on n'accorde, à ce dernier, qu'une lourde maladresse et des discours grossiers et vides de sens. Achille n'était, au fait, qu'un dogue très-ordinaire, faisant le service de chien de garde, que son maître faisait attacher pendant le jour, et ne laissait en liberté que la nuit, afin de fortifier son attachement pour la maison. Malgré ses manières insupportables, plusieurs d'entre nous le plaignaient sincèrement, tandis que lui se faisait honneur de sa chaîne. Nos chants joyeux le troublèrent pendant la nuit, et il jura de s'en venger. Mais ses menaces nous effrayèrent peu, car sa maladresse ne lui permettait pas de monter sur le toit où se tenaient nos réunions que nous continuâmes sans nous inquiéter des suites. Il prit dès-lors d'autres mesures et ameuta contre nous une troupe de roquets auxquels il faisait quelquefois l'honneur de jouer avec eux, en les écrasant de ses lourdes pattes. Ceux - ci se mirent à aboyer à l'unisson aussitôt que nous commençâmes nos chants, de manière qu'il nous fut impossible de nous entendre et même de prendre le ton. Quelques-uns montèrent jusqu'au grenier, et, sans vouloir engager une lutte honorable,

quand nous leur présentâmes la griffe, ils se mirent à faire un si horrible tintamarre, que cette fois le maître de la maison, troublé lui-même dans son sommeil, ne put fermer l'œil, et prit un fouet pour dissiper l'attroupement formé au-dessus de sa tête.

Ô matou, qui parcours ces pages, toi qui es doué d'un bon cœur, d'un esprit éclairé, dis-moi si jamais tu entendis rien de plus affreux que l'aboyement pénétrant, dissonant et criard d'une troupe de roquets en colore. Prends garde à ces petites créatures sémillantes, crains leurs caresses plus que la griffe du tigre, et poursuis la lecture de mon histoire.

Ainsi que je l'ai dit, le maître prit un fouet pour terminer le bruit qui se faisait au-dessus de sa tête. Mais les roquets s'avancèrent à sa rencontre, léchèrent ses pieds et lui assurèrent que ce bruit infernal n'avait eu pour but que son repos ; qu'ils n'avaient aboyé que pour nous chasser parce que nous chantions sur un ton trop haut. Le maître n'accorda que trop de foi. à cette éloquence bavarde, et le chien de garde qu'il interrogea, ne manqua pas de confirmer le tout, poussé par la haine qu'il nous portait. Les persécutions tombèrent sur nous ; de partout on nous chassa, on nous tendit des pièges ; les domestiques nous poursuivirent armés de tuiles et de manches à balai, et mon ami Mucius tomba dans une trappe où il se cassa la patte droite de derrière. C'est ainsi que finirent ces réunions charmantes où j'avais passé de si heureux momens. Rentré sous le poêle de mon maître, j'y pleurai dans une profonde solitude, et la perte de nos plaisirs, et le sort de mes malheureux amis.

Un jour M. Lothario le professeur d'esthétique, entra dans la chambre de mon maître, et derrière lui j'aperçus Punto. J'exprimerais difficilement le sentiment pénible que me causa sa présence. Il n'était à la vérité ni dogue ni roquet ; mais il appartenait à cette espèce qui avait détruit le charme de mon existence, et je ne pouvais le voir avec plaisir. Aussi, ne voulant pas lui parler, je descendis de mon

coussin, et j'entrai dans le poêle qui était alors ouvert et dont je tirai la porte derrière moi.

M. Lothario parla de différentes choses qui m'intéressaient d'autant moins que je ne faisais attention qu'à Punto, qui, en fredonnant un petit air, se mit à sautiller comme un fat par la chambre. Il appuya ensuite ses pattes de devant sur le bord de la croisée, regardant dans la rue, saluant ses connaissances, et aboyant de temps en temps, sans doute pour attirer les regards de quelques belles. Il ne parut pas songer au pauvre Murr, et quoique je fusse bien décidé à ne pas lui parler, je n'en fus pas moins piqué de son indifférence et du peu d'attention qu'il faisait à moi.

Il n'en fut pas ainsi du professeur, car, après m'avoir cherché des yeux, il dit à mon maître : — Où donc est monsieur Murr ?

Il n'est pas pour les oreilles d'un honnête chat de qualification plus désagréable que ce vilain mot de monsieur ; mais il faut passer bien des choses aux esthétiques, et je pardonnai cette offense au professeur.

Le maître Abraham répondit que depuis quelque temps je faisais de fréquentes excursions et que je sortais beaucoup pendant la nuit. Quedu reste il m'avait vu sur le coussin un instant auparavant, et qu'il ne savait comment j'avais disparu si vite.

— Je présume, dit le professeur que votre Murr... mais ne serait-il pas caché dans quelque coin à nous écouter ? Cherchons un peu.

Je me retirai dans le fond du poêle ? mais on peut penser comme je dressai les oreilles quand j'entendis qu'il était question de moi. Le professeur me chercha dans tous les coins, au grand étonnement du maître qui lui dit :—En vérité, vous faites trop d'honneur à Murr.

— Eh ! reprit le professeur, le soupçon que je vous ai manifesté, relativement à cette expérience par laquelle un chat devient poète et écrivain, ne me sort pas de la tête.

Vous vous souvenez sans doute du sonnet et de la glose que Punto enleva sous les pattes de Murr. Du reste, je profiterai de l'absence du matou, pour vous communiquer une remarque assez fâcheuse, et vous engager à porter une attention sérieuse sur les manières de Murr. Je m'occupe fort peu des chats. J'ai remarqué cependant que quelques-uns, jadis polis et affables, prennent maintenant des manières qui blessent toutes les convenances. Au lieu de se courber et de caresser humblement comme autrefois, ils se promènent avec insolence, et ne craignent pas de trahir leur naturel sauvage par des regards étincelans, par un ronflement de colère, et même en montrant les griffes. On les voit courir sales et en désordre, la queue recourbée, et inspirer l'horreur et le dégoût à tous les chats qui ont conservé les bons principes, mais ce qu'il y a de plus blâmable et qu'on ne saurait tolérer, ce sont leurs conciliabules secrets et nocturnes, pendant lesquels ils font un bruit infernal, qu'ils nomment chant, quoiqu'il soit dépourvu de mesure, de mélodie et d'harmonie. Je crains fort, maître Abraham, que votre Murr ne prenne part à ces plaisirs indécents, qui ne lui rapporteront jamais que des coups. Je serais bien fâché que toutes les peines que vous vous êtes données pour lui fussent perdues, et qu'il partageât les plaisirs condamnables des chats pervers et corrompus.

En entendant ces calomnies proférées contre moi, contre Mucius et tous nos amis, je ne pus étouffer un cri de douleur.

— Qu'est-ce ? s'écria le professeur ; je crois que Murr est caché dans la chambre. Ici, Punto, cherche.

Punto sauta à bas de la croisée, flaira dans tous les coins de la chambre, et vint devant le poêle où il se mit à sauter et à aboyer.

— Il est dans le poêle, il n'y a pas de doute, dit le maître en ouvrant la porte. Je restai immobile, le regardant avec des yeux clairs et brillans.

— En vérité, dit-il, le voilà au fond du poêle. Eh bien ! te donneras-tu la peine de sortir ? Veux-tu te sauver ?

Quelque peu d'envie que j'eusse de quitter mon réduit, il me fallut pourtant obéir. Je sortis donc aussi lentement que possible, mais à peine eus-je paru au grand jour, que le maître et le professeur s'écrièrent à la fois : —Murr, quelle mine as-tu ? Murr, polisson, qu'as-tu fait ?

J'étais couvert de cendres, et il faut ajouter à cela, que mon extérieur avait en effet beaucoup souffert depuis quelque temps, et que j'avais été obligé de me reconnaître dans le portrait que le professeur avait tracé des matous schismatiques. Comparant ma mine misérable à l'extérieur de Punto, dont la fourrure luisante et frisée était vraiment belle, je me sentis pénétré de honte, et je me rangeai dans un coin, sans dire mot.

—Est-ce là, dit le professeur, ce matou d'esprit et de soins, qui fait des sonnets et des gloses ? non, c'est un chat fort commun, qui fréquente les toits et les cuisines et ne sait faire autre chose que prendre des souris. Dis-moi donc, aimable bête, demanderas-tu bientôt à monter en chaire, comme professeur d'esthétique ? En effet, c'est un fort joli habit de professeur que celui que tu portes-là.

Les plaisanteries se suivirent sans interruption, et je baissai l'oreille, comme j'étais dans l'habitude de le faire quand on me grondait. Le maître et le professeur partirent enfin d'un éclat de rire qui me perça le cœur.

Mais les manières de Punto m'étaient plus sensibles encore. Non-seulement il prenait part aux railleries de son maître, mais par des bonds de côté il me prouvait combien il craignait de m'approcher, il semblait avoir peur de salir sa fourrure. On sent ce que devait souffrir un matou qui avait la conscience de son propre mérite, et qui se trouvait dans une semblable position.

Le professeur et le maître eurent alors une longue conversation qui me parut n'avoir aucun rapport, ni à moi, ni aux chats en général, et à laquelle je ne compris que fort

peu de chose. On agitait, à ce qu'il me sembla, la question de savoir, s'il valait mieux opposer une résistance ouverte aux actions souvent déraisonnables et extravagantes de la jeunesse, ou s'il fallait faire en sorte de les modérer d'une manière adroite et insensible. Le professeur était pour la résistance ouverte, par des raisons qu'il déduisit longuement ; il parla aussi de carreaux cassés ; mais je n'y compris rien du tout. Le maître, de son côté, pensait que de jeunes esprits exaltés sont semblables à des maniaques que la résistance ouverte rend toujours plus fous, tandis que la connaissance de l'erreur à laquelle on parvient par soi-même, guérit radicalement, et ne laisse craindre aucune rechute.

— Eh bien ! s'écria le professeur, en se levant et prenant sa canne et son chapeau, pour ce qui est de la résistance ouverte, vous m'accorderez du moins, qu'il faut l'exercer impitoyablement dès que ces actions sont contraires au repos des autres ; et pour en revenir à votre matou Murr, de braves roquets ont fort bien fait de chasser ces maudits chats qui faisaient un bruit infernal et se croyaient de grands virtuoses.

— C'est selon, reprit le maître ; si on les avait laissé faire, ils seraient peut-être devenus ce qu'ils croyaient déjà être, c'est-à-dire de bons musiciens, tandis que sans doute ils désespèrent maintenant de le devenir jamais.

Le professeur prit congé, et Punto le suivit sans daigner me saluer, ce que cependant il ne manquait jamais de faire.

—Moi-même, Murr, me dit alors le maître, je ne suis pas content de toi, et il est temps que tu redeviennes raisonnable et rangé. Si tu pouvais me comprendre, je te conseillerais de t'amuser sans faire le moindre bruit, c'est le vrai moyen de conserver sa réputation. Je te citerais, à cet égard, deux hommes, dont l'un, tranquillement assis dans un coin pendant toute la journée, boit, une bouteille après l'autre, jusqu'au moment où il tombe dans une ivresse complète, qu'il sait dissimuler par suite d'une

grande habitude, tandis que l'autre ne boit de temps en temps que quelques verres de vin avec ses amis, et, le cœur sur les lèvres, parle avec beaucoup d'abandon et de vivacité, sans cependant Blesser les convenances. ² C'est celui-ci, cependant, que le monde traite de buveur déterminé, tandis que le premier passe pour un homme sage et rangé. Oh ! mon cher matou, si tu connaissais le monde, tu saurais qu'un homme habile cache toujours ses penchans, et s'en trouve bien. Mais tu ne peux connaître ces gens-là, quoiqu' il y en ait peut-être aussi parmi ton espèce.

A ces mots, fier des connaissances que j'avais obtenues, tant par les instructions de Mucius que par ma propre expérience, je ne pus m'empêcher de miauler gaîment.

— Eh ! Murr, mon matou, dit le maître en riant, je crois presque que tu me comprends, et que le professeur a raison quand il te craint comme un rival en esthétique.

Pour confirmer ce que le maître venait de dire, je poussai un miaou clair et mélodieux, et je sautai sur ses genoux. Mais je ne pensais pas qu'il avait en ce moment sa belle robe-de-chambre de soie à grandes fleurs, et que je la salirais.—Que le diable t'emporte, s'écria-t-il avec colère, et il me poussa si rudement que je tombai à terre en baissant les oreilles et en fermant les yeux. Cependant, il me dit aussitôt :—Allons, Murr, mon matou, je ne voulais pas te faire du mal : Je sais que le motif était bon ; tu voulais me prouver ton affection, mais tu l'as fait maladroitement Viens ici, petit cendreux, que je te nettoie, pour que tu ressembles à un honnête matou.

Après ces mots, il ôta sa robe de chambre, me prit sur son bras, et se mit à nettoyer ma fourrure avec une brosse bien douce, et à me rendre le poil luisant, avec un petit peigne.

Ma toilette finie, je passai devant la glace, et je fus surpris moi-même du changement qui s'était opéré en moi.

Je ne pus m'empêcher de filer complaisamment, tant je fus content de ma personne ; et, dans ce moment, je dois l'avouer, il s'éleva en moi des doutes sur la convenance et l'utilité de nos réunions ; aussi l'ordre, que me donna le maître, de ne pas rentrer dans le poêle, était tout-à-fait inutile.

La nuit suivante, je crus entendre qu'on grattait doucement à la porte, et qu'on poussait un miaou plaintif. Je reconnus à la voix le vieux Puff ; ayant demandé cependant qui était là, il me répondit : — C'est moi, mon cher Murr, et j'ai une bien fâcheuse nouvelle à te donner ! — Oh ! ciel. Et quel.....

QUATORZIÈME FRAGMENT DE MACULATURE.

..... grand tort, ma douce amie ; mais tu es plus qu'une amie, tu es ma sœur, et je ne t'ai pas assez aimée. Ce n'est qu'en ce moment que je t'ouvre mon cœur tout entier, maintenant que je sais...

La princesse s'arrêta ; un torrent de larmes couvrit sa figure, et elle embrassa Julie, avec plus de tendresse qu'elle ne l'avait jamais fait.

— Hedwige, dit Julie, avec douceur, ne m'as-tu donc pas aimée de tout ton cœur ? as-tu jamais eu des secrets pour moi ? — Que sais-tu ? que viens-tu d'apprendre ? Mais non, non ! pas un mot de plus, jusqu'à ce que ce pouls batte avec plus de calme, que ces yeux ne brillent plus d'un feu aussi sombre.

— Je ne sais ce que vous avez tous, dit la princesse, vous voulez absolument que je sois malade, et cependant, je ne me suis jamais aussi bien portée. L'accident singulier qui m'est arrivé vous a effrayés ; et cependant, il est possible que ces coups électriques, qui suspendent l'organisation de la vie, me soient plus nécessaires que tous ces remèdes qu'un art aveugle me prodigue. Combien me déplaît ce docteur, qui se figure que la nature humaine peut s'arranger comme une montre qu'on démonte et qu'on nettoie ! Mon existence pourrait dépendre de ces combinaisons ! dans ce cas, ce ne serait, de la part du créateur, qu'une triste plaisanterie.

— Cette exaltation même, ma chère Hedwige, dit Julie, est la preuve que tu es encore malade, et qu tu devrais te ménager plus que tu ne le fais.

— Et toi aussi, tu veux m'affliger, dit la princesse, en s'avancant vers la croisée, qu'elle ouvrit pour contempler le parc. Julie la suivit, passa un bras autour de sa taille, et la pria tendrement de se préserver au moins du vent froid de l'automne, et de prendre le repos que le médecin jugeait indispensable. Mais la princesse lui répondit que la fraîcheur de l'air la calmait et lui donnait des forces.

Julie lui parla alors avec effusion des derniers temps où une influence funeste avait agi sur elle, et l'entretint de certaines sensations qui ne pouvaient se comparer qu'à la crainte des spectres, et qui avaient pour principale source la haine mystérieuse entre le prince Hector et Kreisler, haine qui avait été funeste à ce dernier, puisqu'il avait dû tomber sous les coups du haineux Italien, et, qu'au dire de maître Abraham, il n'avait échappé que par miracle à une mort certaine.

— Et cet homme odieux, continua Julie, deviendrait ton époux ! — Non, jamais. Grâce au ciel, tu es sauvée, il ne reviendra jamais. N'est-ce pas, Hedwige, jamais ?

— Jamais, dit la princesse, d'une voix étouffée et à peine intelligible. Puis elle soupira profondément et continua de parler, comme une personne plongée dans un songe. — Oui, dit-elle, ce feu pur et céleste doit briller et vivifier, et non détruire ; et c'est dans l'âme de l'artiste qu'en est le foyer. C'est ce que tu disais en ces lieux même.

— Qui parlait ainsi ! s'écria Julie, effrayée. A qui pensais-tu, Hedwige ?

La princesse passa sa main sur son front, comme pour se rappeler au présent dont elle était si loin. S'appuyant sur Julie, elle s'approcha ensuite du sofa sur lequel elle tomba dans un état d'épuisement. Julie voulut appeler ses femmes, mais Hedwige s'y opposa.

— Non, jeune fille, dit-elle, c'est toi, c'est toi seule qui dois rester auprès de moi. Ne crois pas que je sois malade ; non, c'est l'idée d'un bonheur suprême qui, devenue trop puissante et trop vive, a brisé mon cœur, et s'est changée en une douleur mortelle. Reste auprès de moi, ma Julie, tu ne connais pas le charme miraculeux que tu exerces sur mon être. Laisse-moi lire dans ton âme, comme dans une glace pure, pour que je me retrouve moi-même. — Julie ! il me semble souvent que le ciel t'inspire, et que les paroles qui passent sur tes lèvres sont un souffle de l'amour, et un oracle consolant. — Julie, reste auprès de moi, mon amie, ne me quitte jamais ! — jamais !

A ces mots, elle saisit les mains de son amie, et retomba les yeux fermés sur le sofa.

Julie était habituée à voir quelque fois Hedwige succomber sous l'atteinte d'une exaltation malade. Mais le paroxysme qu'elle éprouvait en ce moment, lui parut tout-à-fait inconcevable.

— Hedwige, s'écria-t-elle, ma chère Hedwige, non, je ne te quitterai jamais, tu ne trouveras jamais un cœur plus aimant et plus dévoué que le mien, mais parle, dis-moi quel tourment déchire ton âme ; je te plaindrai, je pleurerai avec toi.

Un sourire étrange et une faible rougeur se montrèrent sur les traits d'Hedwige qui, sans ouvrir les yeux, dit avec douceur : — N'est-ce pas, ma Julie, tu n'es pas amoureuse ?

Julie se sentit saisie par cette question de la princesse.

Quel est le sein de jeune fille, qui ne renferme le pressentiment d'une passion qui semble la principale condition de leur existence ? Car la femme n'est complète que lorsqu'elle aime. Mais un cœur innocent et pur conserve ce pressentiment, sans chercher à connaître le doux secret qui doit un jour se trahir de lui-même. Ainsi Julie, en entendant parler d'un sentiment auquel elle ne n'avait pas osé penser, chercha à lire dans son propre cœur, comme si on l'accusait d'une faute qu'elle ignorait.

— Julie, répéta la princesse, tu n'aimes pas ? dis-le moi !
— sois franche !

— Quelle singulière question ! répondit Julie, que puis-je, que dois-je te répondre ?

— Parle, parle, dit la princesse avec instance.

En ce moment Julie reconnut ce qui se passait au fond de son âme, et trouva des paroles pour exprimer ce qu'elle venait de comprendre.

— Hedwige, dit-elle, d'un ton sérieux et calme, qu'éprouves-tu toi-même, quand tu me fais cette question ? Qu'entends-tu par cet amour dont tu me parles ? N'est-ce pas, c'est se sentir entraîné vers celui qu'on aime, avec une force si irrésistible ; qu'on ne vit que par les pensées qu'il vous cause ; que sur lui seul se rassemblent nos vœux, nos espérances, nos désirs ; qu'il est pour nous le monde entier ? Et cette passion nous procure le bonheur suprême ? La tête me tourne de cette hauteur d'où j'aperçois un affreux abîme ! — Non Hedwige, cet amour, qui est aussi terrible que criminel, ne remplit point mon âme, je veux croire qu'elle en sera préservée à jamais. Mais nous pouvons éprouver pour un homme, plus d'estime que pour un autre, avoir même de l'admiration pour ses talents ou son caractère. Nous pouvons nous sentir, près de lui, pénétrées par un bien-être doux et mystérieux, être heureuses par sa présence, tristes par son départ. — Nommes-tu cela de l'amour ?

Pourquoi ne t'avouerais-je pas franchement que notre Kreisler m'avait inspiré ce sentiment, et que son absence me peine et m'afflige.

— Julie, s'écria Hedwige avec véhémence ! peux-tu te le figurer dans les bras d'une autre, sans éprouver des angoisses inexprimables ?

La figure de Julie se couvrit de rougeur, et d'un ton qui prouvaient combien elle était blessée, elle répondit : — Je n'ai jamais pensé qu'il pût être dans les miens.

— Ah ! tu ne l'aimes pas ! s'écria Hedwige, d'une voix perçante, et elle retomba sur le sofa.

— Oh, puisse-t-il revenir ! continua Julie. — Le sentiment qu'il m'inspire est pur et innocent, et si je ne dois pas le revoir, son souvenir remplira ma vie, mais il reviendra à coup sûr ! — Car comment.....

— Jamais, dit la princesse, interrompant Julie d'un ton sec et tranchant, jamais il ne reviendra, il ne le peut pas, car il est, dit-on, à l'abbaye de Kanzheim, et il compte entrer dans l'ordre de saint Benoît.

Des larmes remplirent les yeux de Julie qui s'approcha en silence de la croisée.

— Sa mère à raison, parfaitement raison, continua la princesse ; je suis heureuse qu'il soit parti, ce fou qui se plaisait à troubler notre raison, et qui se servait de la musique pour égarer notre esprit. — Je ne veux plus le revoir.

Ces mots étaient autant de coups de poignard pour Julie qui prit son chapeau et son shall.

— Tu veux me quitter, ma douce amie ! s'écria la princesse. — Reste. — Reste. — Console-moi, — si tu peux. Ces murs, ce parc, tout est rempli de mystères ; il faut que tu saches.....

Elle s'arrêta, entraîna Julie vers la croisée, lui montra le pavillon où avait demeuré l'aide-de-camp du prince Hector, et continua d'une voix étouffée : — Regarde, Julie ; ces murs cachent un secret affreux. Le concierge, le jardinier assurent que, depuis le départ du prince, personne n'habite ce pavillon, que les portes en sont fermées, et cependant, regarde, ne vois-tu rien à la croisée ?

Julie vit en effet à la croisée du fronton du pavillon, une ombre de taille humaine qui disparut aussitôt.

— Il n'est question ici de rien de mystérieux ou de surnaturel, dit-elle, s'apercevant que la main d'Hedwige tremblait dans la sienne ; quelque domestique occupe sans doute ce pavillon sans permission. On peut, au reste, le

faire visiter, et connaître sur le champ, la cause de cette apparition.

Mais la princesse lui répondit que le vieux concierge l'avait déjà visité à sa prière, et n'y avait trouvé personne.

— Écoute ce que j'ai à te dire, continua-t-elle : tu sais que souvent le sommeil me fuit, et qu'alors j'ai l'habitude de me lever et de me promener dans ma chambre jusqu'à ce que je sois assoupie par la fatigue. Il y a trois nuits qu'une circonstance semblable me conduisit dans cette chambre, où je vis tout-à-coup briller sur le mur un reflet de lumière. Je regardai par la croisée, et J'aperçus quatre hommes dont l'un portait une lanterne sourde et qui disparurent près du pavillon sans que je pusse connaître s'ils y étaient entrés.

Quelques instans après, cette même croisée fut éclairée, et je vis passer et repasser des ombres. Tout redevint obscur, mais tout-à-coup une lueur éblouissante qui ne pouvait venir que de la porte du pavillon, éclaira tous les alentours, et s'accrut d'un instant à l'autre. Je vis alors sortir des buissons, un bénédictin tenant de la main gauche un flambeau, et de la droite un crucifix ; quatre hommes le suivaient, portant sur leurs épaules une bière recouverte d'une draperie noire. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'un homme enveloppé d'un manteau, se présenta devant eux. Ils s'arrêtèrent, posèrent la bière à terre, celui qu'ils avaient rencontré, retira la draperie, et je vis un cadavre. Me sentant défaillir à cet aspect, je m'aperçus à peine que les quatre hommes reprirent la bière, et que, précédés par le bénédictin, ils se dirigèrent le long du large sentier qui conduit, à travers le parc, à l'abbaye de Kanzheim. Depuis ce moment, je vois cette ombre à la croisée, et peut-être est-ce l'ombre d'un homme assassiné qui me poursuit.

Julie était tentée de croire que toute cette histoire était le résultat d'un songe, ou des sens exaltés de son amie. — Quel pouvait être, en effet, ce mort, que l'on faisait sortir du pavillon avec tant de mystère, et pourquoi revenait-il apparaître dans ce pavillon ? Elle communiqua ces

réflexions à la prinresse et ajouta que cette vision pouvait être une illusion d'optique, ou même une plaisanterie de maître Abraham qui se plaisait à ces jeux mystiques.

— Que l'on est prompt à expliquer ce qui est surnaturel et miraculeux ! dit la princesse avec une douceur et un calme parfaits. Quant à ce qui est du mort, tu oublies, sans doute, ce qui s'est passé dans le parc, avant que Kreisler nous ait quittés.

— Oh ! ciel, s'écria Julie, un crime a-t-il été commis ? sur qui ? par qui ?

— Tu sais, ma chère amie, que Kreisler vit, continua la princesse. — Mais il vit aussi celui qui t'aime. Ne me regarde pas avec autant d'effroi ! — Si tu ne l'as pas deviné depuis long-temps, il faut que je t'apprenne un secret dont l'ignorance pourrait te perdre. — Le prince Hector n'aime que toi, oui, toi, Julie, avec toute l'ardeur qui est propre à sa nation. — J'étais, je suis encore sa fiancée, mais tu es celle qu'il aime.

La princesse prononça ces derniers mots avec force, mais sans cet accent particulier qui est naturel à un cœur blessé.

— O Dieu tout-puissant, s'écria Julie, en versant des larmes brûlantes ! Hedwige, veux-tu donc déchirer mon cœur ? — Reviens à toi, tu n'es plus la fiancée de cet homme affreux qui nous apparut comme le malheur même, il ne reviendra jamais, tu ne seras jamais à lui.

— Tu es dans l'erreur, reprit Hedwige, mais calme-toi, mon ange. Quand un lien sacré m'unira au prince, cette méprise affreuse du sort, qui me rend malheureuse, s'éclaircira peut-être, et tu seras sauvée. Nous nous séparerons, je suivrai mon époux, tu resteras..... Ici elle s'arrêta, succombant à son émotion. Julie, incapable de proférer une parole, se jeta dans ses bras, et toutes deux fondirent en larmes.

On annonça que le thé était servi. Julie, plus agitée que son caractère. calme et réfléchi, aurait pu le faire supposer, reçut de sa mère la permission de se retirer, permission qui

lui fut accordée avec d'autant plus de facilité, que la princesse avait également besoin de repos.

Mademoiselle Nanette répondit aux questions que lui fit la duchesse, que la princesse avait été très-bien pendant tout l'après-midi, qu'elle avait absolument voulu rester seule avec Julie, et qu'à en juger par ce qu'on pouvait entendre de la chambre voisine, les deux amies s'étaient raconté des histoires, avaient même joué la comédie, et ri et pleuré alternativement.

— Que les jeunes filles sont charmantes ! dit tout bas le maître des cérémonies.

— Que la princesse est aimable, que la jeune fille est charmante, dit le duc pour le corriger, et fixant sur lui ses grands yeux. Saisi d'effroi à cette affreuse bévue, le maître des cérémonies voulut dans son trouble, avaler un morceau de biscuit imbibé de thé qu'il tenait à la main, mais le morceau, s'étant arrêté dans son gosier, il fut saisi par une toux si violente, que, forcé de quitter le salon, il n'échappa à une mort certaine par suffocation, que grâce aux soins du fourrier de la cour, qui le rejoignit dans l'anti-chambre, et exécuta sur son dos un solo de grosse caisse.

Coupable de deux maladroites consécutives, le maître des cérémonies craignait d'en commettre une troisième en centrant dans le salon, et sous le prétexte d'une indisposition subite, il se fit excuser auprès du duc. Mais son absence dérangerait une partie de whist que le duc avait arrangée lui-même.

Les tables de jeu étant prêtes, tout le monde attendait avec inquiétude et intérêt ce que ferait le duc dans une circonstance aussi critique. Après avoir donné aux autres le signal de s'asseoir, il prit la main de la conseillère Benzon, la conduisit à un sofa et se plaça auprès d'elle.

— J'aurais été vraiment affligé, dit-il avec douceur et affabilité à madame Benzon à qui il ne parlait jamais autrement, de voir que le maître des cérémonies eût été étouffé par un biscuit ; mais j'ai remarqué qu'il a quelque

fois des absences, puisqu'il a appelé la princesse une jeune fille, et je crois qu'il aurait fait une triste figure au whist. Je suis enchanté, ma chère Benzon, que cette circonstance me mette à même d'échanger avec vous dans la solitude, quelques mots d'amitié comme autrefois. Vous connaissez mon attachement pour vous ; il ne changera jamais, car un cœur ducal ne peut changer, à moins que des raisons d'une haute politique n'exigent le contraire.

Après ces mots, il baisa la main de madame Benzon avec plus de tendresse que n'auraient pû le faire supposer son rang, son âge et les liens qui l'unissaient à la duchesse. Madame Benzon, les yeux étincelans de joie, l'assura que, depuis long-temps, elle avait désiré trouver un moment où elle pût causer librement avec lui, ayant à lui communiquer, des nouvelles fort agréables.

— Sachez, monseigneur, continua-t-elle, que le conseiller de légation a écrit de nouveau que nos affaires prennent la tournure la plus favorable, que...

— En voilà assez, femme charmante, dit le duc en l'interrompant ; laissons les affaires de l'empire. Les rois mettent comme les autres hommes une robe de chambre et un bonnet de nuit, lorsque accablés par le poids des affaires publiques, ils se livrent au repos Frédéric-le Grand fit seule exception, car même au lit, il portait un chapeau de feutre à trois cornes, ainsi que vos lectures auront pu vous l'apprendre. Chère Benzon, sept signatures sont prêtes dans mon cabinet, mais en ce moment, laissez-moi entièrement oublier le duc, et être ici un véritable père de famille allemand. Laissez-moi parler de mes enfans qui me donnent quelquefois des inquiétudes tout-à-fait inconvenantes pour un homme de mon rang.

— Vous voulez parler de vos enfans, monseigneur, dit la Benzon avec amertume, c'est-à-dire de la princesse Hedwige et du prince Ignace. Eh bien, parlez, monseigneur, peut-être pourrai-je vous donner des conseils et des consolations aussi bien que le maître Abraham.

— Oui, dit le duc, conseils et consolations, j'en ai souvent besoin. Pour parler d'abord du prince Ignace, chère Benzon, je sais bien qu'il n'avait pas besoin de ces facultés remarquables qui servent quelquefois à élever un homme du commun ; mais un peu plus d'intelligence lui serait fort utile. Tenez, le voilà remuant les jambes sur sa chaise, et faisant semblant de jouer, et tout cela le fait rire comme un enfant de huit ans. Benzon, entre nous soit dit, on n'a pas pu lui apprendre à écrire ce qui lui est absolument indispensable, et son nom ducal ressemble à une griffe de hibou. L'autre jour, je fus troublé dans mes occupations, par l'aboïement d'un chien ; je regardai par la croisée pour faire chasser le roquet, et que vis-je, chère Benzon ; le croirez-vous ? — C'était le prince, courant et aboyant derrière-le fils du jardinier. Ils faisaient ensemble le chien et le lièvre. — Sont-ce là des amusemens royaux ? le prince aura-t-il jamais la moindre grandeur d'âme ?

— Voilà pourquoi, répondit madame Benzon, il est nécessaire que le prince soit marié le plutôt possible, et qu'on lui donne une femme dont la grâce, la beauté et l'esprit éveillent ses sens endormis et qui soit assez bonne pour s'abaisser jusqu'à lui, et le corriger avec douceur. Ces qualités sont indispensables dans la femme qui doit appartenir au prince, pour l'arracher à un état moral qui, je le dis avec douleur, pourrait se changer en une folie complète. Voilà pourquoi aussi, ces qualités doivent déterminer le choix, sans faire au rang, une attention trop scrupuleuse.

— Il n'y a jamais eu de mésalliances dans ma maison, dit le duc en fronçant le sourcil ; abandonnez une idée que je ne puis approuver. Du reste, je suis prêt, comme je l'ai toujours été, à remplir vos désirs.

— Je sais, dit madame Benzon avec aigreur, que bien souvent des vœux raisonnables doivent céder à des égards chimériques ; mais il est certains droits aussi, qui sont bien au dessus de tous les égards.

— Laissons cela, dit le duc en toussant et en prenant une prise ; puis ; après quelques momens de silence, il continua : — La princesse me donne encore plus de chagrin que le prince. Comment est-il possible que la duchesse et moi, nous ayons pu donner le jour à une fille d'un caractère aussi bizarre, et d'un état maladif tellement singulier, qu'il a embarrassé le médecin de la cour lui-même. La duchesse n'a-telle pas toujours joui d'une excellente santé ? — A-t-elle jamais eu ces mystérieuses attaques de nerfs, et moi-même, pour le corps comme pour l'âme, n'ai-je pas toujours été un prince robuste ? D'où nous vient donc cette princesse, qui, je l'avoue, me paraît quelquefois tout-à-fait folle, et privée de toute espèce de dignité ducale ?

— Je ne comprends pas non plus le tempérament de la princesse, dit madame Benzon. La mère a toujours été calme, raisonnable, et exempte de toute passion violente.

La Benzon prononça ces derniers mots d'une voix sombre, et en baissant les yeux.

— Vous parlez de la duchesse, dit le duc d'une manière marquée, car il trouvait inconvenant de ne pas faire précéder le titre de mère, de celui de duchesse.

— Et de qui pourrais-je parler, répondit madame Benzon avec vivacité ?

— La dernière maladie de la princesse, continua le duc, a détruit le résultat de tous mes efforts, et m'a frustré de l'espoir de ces noces prochaines qui étaient si conformes à mes vœux. Car, ma chère Benzon, entre nous soit dit, cette catalepsie subite dont la source n'était bien certainement qu'un refroidissement, a été la cause du départ précipité du prince Hector. Il veut rompre le mariage, et je suis forcé d'avouer qu'il n'a pas tout-à-fait tort. Je conviens qu'il est un peu scabreux de prendre une épouse sujette à de pareilles attaques. La catalepsie n'aurait qu'à la prendre au milieu d'un cercle de la cour. Toutes les personnes présentes seraient obligées de rester immobiles et dans la position où l'attaque les aurait trouvées. Sans doute une

cour dans un tel état aurait un grand mérite, puisque l'individu le plus étourdi ne pourrait enfreindre la dignité indispensable dans ces réunions. Mais je n'en crois pas moins que la fiancée avec une pareille maladie, peut ne pas convenir à son futur époux. Vous êtes, Benzou, une femme aussi expérimentée qu'aimable. Pourriez - vous trouver un moyen, une possibilité quelconque de renouer avec le prince ?

— Il n'en est pas besoin, Monseigneur, répondit la Benzou avec vivacité. Ce n'est point la maladie de la princesse qui a chassé le prince aussi précipitamment. Il y a un secret là-dessous, et le maître de chapelle Kreisler y est pour beaucoup.

— Le maître de chapelle Kreisler, dites-vous ? serait-il vrai que..... ?

— Oui, Monseigneur, une dispute entre le prince et lui, dispute qui devait peut-être se terminer d'une manière trop héroïque, voilà ce qui a causé ce départ précipité.

— Une dispute, dit le duc, une dispute,..... manière héroïque,..... le chapeau ensanglanté,..... le coup dans le front. — Impossible, Benzou, impossible ; un duel, une rencontre sont également inadmissibles.

— Ce qu'il y a de certain, continua madame Benzou, c'est que Kreisler n'a exercé que trop d'influence sur le cœur de la princesse. Cette angoisse, cette horreur qu'elle éprouva d'abord en sa présence, se sont promptement changées en une passion aussi violente que malheureuse. Il est possible que le prince s'en soit aperçu, et qu'il ait regardé Kreisler comme un rival dont il fallait se débarrasser. Il en sera résulté une action qu'on ne peut pardonner qu'à l'ambition blessée et à la jalousie : tout cela, j'en conviens, n'explique pas le prompt départ du prince. Il y a là-dessous, je vous le répète, un profond mystère. Le prince, à ce que me dit Julie, s'enfuit tout saisi, à la vue d'un portrait que Kreisler lui montra. Kreisler est parti, de son côté, et la crise de la princesse est passée. Croyez-moi, s'il fût demeuré, la

passion la plus violente se serait développée dans le cœur d'Hedwige, et elle aurait préféré la mort à son mariage avec le prince. Tout est changé maintenant, le prince reviendra, et son alliance calmera toutes vos inquiétudes.

— Mais voyez donc, dit le duc en colère, l'insolence de ce misérable musicien ! C'était donc de lui que la princesse était amoureuse ; c'est pour lui qu'elle a refusé le plus aimable de tous les princes. Ah ! le coquin.— Maintenant je vous comprends. — Maître Abraham, vous me délivrerez de cet homme détestable !

— Tout ce que le maître Abraham pourrait proposer, dit madame Benzon, deviendrait maintenant superflu ; ce qu'il y avait à faire est déjà fait ; Kreisler est à l'abbaye de Kanzheim, et doit se décider, d'après ce que m'écrit le prieur Chrysostôme, à quitter le monde, et à entrer dans l'ordre de saint Benoît. Je l'ai déjà appris à la princesse, dans un moment favorable, et comme je n'ai remarqué en elle aucune agitation, je présume ainsi que je viens de vous le dire, que la crise est entièrement passée.

— Aimable femme, dit le duc, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas, pour l'attachement que vous me prouvez, ainsi qu'à mes enfans ; pour l'intérêt que vous inspire ma maison.

—Vraiment, dit madame Benzon, avec amertume, m'a-t-il toujours été permis de veiller au salut de vos enfans ?

— Elle appuya sur ces derniers mots, et le duc baissa les yeux sans répondre.

— Angéla ! dit-il enfin à voix basse. Est-elle tout à fait disparue ? N'en peut-on découvrir aucune trace ?

— Aucune, dit la Benzon, et je crains que cette enfant ne soit devenue la victime de quelque crime. Quelqu'un m'a dit l'avoir vue à Venise, mais c'est une erreur sans doute. Avouez, Monseigneur, qu'il fut bien affreux de faire arracher un enfant du sein de sa mère et de le condamner à l'exil. Cette blessure dont me frappa votre sévérité, ne se cicatrisera jamais.

— Benzon, dit le duc, ne vous ai-je pas accordé, ainsi qu'à l'enfant, une pension considérable ? Pouvais-je faire davantage ? Si Angéla fût restée près de nous, n'avais-je pas à craindre à chaque instant que notre faiblesse fût connue ? Vous connaissez la duchesse ; vous savez quels sont quelquefois ses caprices.

— Ainsi vous pensez que l'argent peut dédommager une mère de toutes les larmes qu'elle a versées, de tout le chagrin que lui a donné la perte de son enfant ? Eh bien ! détrompez-vous ; il est d'autres dédommagemens plus précieux.

Elle accompagna ce mot d'un regard qui embarrassa le duc.

— Excellente femme, dit-il, pourquoi ces singulières idées ? ne pensez-vous pas que la perte de notre Angéla, est aussi pénible pour moi que pour vous ? Elle doit être une jeune personne bien belle et bien séduisante, car il faut convenir que ses parens sont fort bien.

Il baisa de nouveau la main de madame Benzon qui la retira, et lui dit : — Avouez, Monseigneur, que vous avez été injuste et cruel, en exigeant l'éloignement de cette enfant.

— Benzon, reprit le duc, plus troublé encore qu'auparavant, est-il donc impossible que notre Angéla se retrouve ? Je ferai tous les sacrifices possibles pour répondre à vos désirs, je m'entendrai avec maître Abraham, je demanderai ses conseils ; c'est un homme sage et expérimenté.

— Pensez-vous donc, Monseigneur, dit Benzon, que le maître Abraham soit disposé à faire quelque chose pour vous ? Croyez-vous qu'il soit attaché à vous et à votre maison ? Comment, d'ailleurs, pourrait-il connaître le sort d'Angéla, quand toutes nos recherches, à Venise et à Florence ont été inutiles, en ce moment surtout, où on lui a ravi le moyen mystérieux dont ils se servait pour découvrir ce qui était inconnu.

— Vous voulez parler de cette méchante sorcière nommée Chiara ? dit le prince.

— Je doute fort, répondit la Benzon, que cette femme inspirée et douée de facultés extraordinaires, mérite le nom que vous lui donnez. Dans tous les cas, il était injuste et inhumain de ravir au maître, une compagne qu'il aimait de toute la force de son âme, et qui faisait pour ainsi dire partie de son existence.

— Benzon ! s'écria le duc effrayé, Benzon, je ne vous comprends pas aujourd'hui ; je crois que j'ai des vertiges. N'avez-vous pas été d'avis vous-même, qu'il importait d'éloigner cette mystérieuse créature, qui aurait fini par faire connaître au maître tous nos secrets ? N'avez-vous pas approuvé ma lettre au grand duc, dans laquelle je lui représentais que toute sorcellerie étant défendue dans le pays, on ne devait pas laisser eh liberté les personnes qui la professaient. N'est-ce pas par égard pour le maître, qu'on n'a pas informé publiquement contre Chiara, et qu'on s'est contenté de la saisir pendant la nuit, pour la transporter je ne sais où, car je ne m'en suis jamais informé.—Ai-je quelque tort dans tout cela ?

— On pourrait peut-être raisonnablement vous adresser celui de vous être trop pressé. Mais sachez que le maître est instruit que c'est par vos ordres que Chiara a été saisie. Il est calme et résigné, mais sans doute la haine et le désir de la vengeance animent son cœur contre celui qui lui a ravi le seul bien qu'il possédait sur la terre, et c'est à cet homme que vous voulez vous confier !

— Benzon, dit le duc en essuyant les gouttes de sueur qui coulaient sur son front, Benzon, vous me jetez dans un trouble extrême. Juste ciel ! est-il possible qu'un duc soit ainsi mis hors de lui-même ? De par tous les diables... Mais je jure comme un dragon, ici, au milieu de la cour. Benzon, pourquoi n'avoir pas parlé plutôt. Il sait tout ; dans la hutte du pêcheur, au moment où j'étais désespéré par l'état de la

princesse, je lui ai ouvert mon cœur, j'ai parlé d'Angéla. Je lui ai découvert..... Benzon, c'est affreux !

— Et que vous a-t-il répondu ? demanda madame Benzon avec vivacité.

— Il me semble presque, continua le duc, que c'est le maître lui-même qui a commencé à me parler de notre attachement, et à me dire que j'aurais pu être le plus heureux des pères, au lieu d'être en butte aux désagréments que j'éprouve. Il est toujours certain que lorsque ma confession fut finie, il me dit en souriant qu'il savait tout cela depuis long-temps, que l'on connaîtrait peut-être sous peu ce qu'Angéla était devenue, et qu'alors se découvriraient bien des erreurs et des trahisons.

— Quoi ! le maître vous a dit cela, dit madame Benzon toute tremblante.

— Sur mon honneur, il me l'a dit, répondit le duc, morbleu ! pardonnez madame, mais je suis en colère. Si ce vieux m'en voulait, que faire Benzon ?

Tous les deux se regardaient sans pouvoir proférer une parole.

— Très-gracieux seigneur, dit doucement un laquais en présentant le thé au duc.

— Imbécille ! dit celui-ci, lui arrachant le cabaret et la tasse, et se levant avec précipitation.

Tous les joueurs se levèrent épouvantés, le jeu était fini. Le duc, se faisant violence, gratifia la société d'un gracieux adieu, et se rendit avec la duchesse dans les appartemens intérieurs. Mais sur tous les visages on pouvait lire cette réflexion : Que signifie cette terrible colère du duc et cette longue conversation avec la conseillère ?

Madame Benzon était loin de s'attendre à ce qui s'était passé à sa demeure, située dans une des ailes du château. A peine fut-elle rentrée que Julie, hors d'elle-même, se précipita dans ses bras, et... Mais cette fois le biographe, plus heureux qu'il ne l'a été jusqu'à présent dans cette

histoire passablement embrouillée, est à même de raconter avec détails, ce qui était arrivé à Julie.

Après qu'elle eut reçu de sa mère, comme on l'a vu, la permission de se retirer, elle partit accompagnée par un chasseur qui la précédait avec un flambeau. A peine avaient-ils fait quelques pas, que celui-ci s'arrêta en élevant sa lumière.

— Qu'y a-t-il donc, lui demanda-t-elle ?

— Mademoiselle, répondit le chasseur, n'avez-vous pas remarqué cette ombre qui passait devant nous ? Je ne sais ce qu'on doit en penser, mais depuis quelques jours, un homme rôde par ici chaque soir, et la crainte qu'il montre d'être aperçu ne m'annonce pas une bonne intention. Nous l'avons déjà poursuivi, mais il nous échappe toujours, et l'on dirait qu'il est invisible.

Julie pensa à l'apparition du pavillon, et se sentit frappée d'épouvante. — Doublons le pas, dit-elle au chasseur,

— Mademoiselle, répondit celui-ci, vous n'avez rien à craindre ; avant que le spectre en vînt à vous, il faudrait qu'il m'eût tordu le cou, mais du reste, si ce spectre est un homme, comme je le pense, ce ne peut être qu'un poltron.

Rentrée dans sa chambre, Julie renvoya sa femme-de-chambre qui se plaignait d'un violent mal de tête, et se mit en négligé.

Elle se retraça alors de nouveau tout ce que lui avait dit Hedwige, dans une disposition qu'elle ne voulait attribuer qu'à son état de maladie. Il était certain cependant, que cette exaltation physique ne pouvait avoir qu'une cause morale. Une jeune fille d'une âme aussi pure, aussi candide que celle de Julie, dans une situation aussi délicate, devine rarement le juste état des choses. Elle demeura donc persuadée qu'Hedwige était possédée par cette passion affreuse dont elle lui avait fait un tableau si épouvantable, et que le prince Hector était l'homme à qui elle avait ainsi sacrifié son existence.

— O, ma chère Hedwige ! se dit-elle à elle-même, si le prince revenait, tu te convaincras bientôt que tu n'as rien à craindre de ton amie. Mais tout en prononçant ces mots, elle fut pénétrée avec tant de force et de vivacité de la conviction que le prince l'aimait elle-même, qu'elle se sentit saisie d'une angoisse inexprimable. Elle se rappela alors l'impression étrange que les regards et les manières du prince avaient produite sur elle. Elle songea à sa conduite sur le pont, aux mots équivoques qu'il lui avait adressés, qui alors lui avaient paru innocens, mais dont le sens maintenant semblait s'expliquer à sa pensée. Elle se rappela encore le rêve dans lequel elle avait cru se sentir presser par un bras de fer, et être secourue par le maître de Chapelle. Tous ces souvenirs la frappaient d'une terreur nouvelle.

— Non, s'écria-t-elle à voix haute, non, cela ne peut être ; c'est un démon sorti de l'enfer, qui éveille en mon cœur ces doutes criminels. Mais il n'aura aucun pouvoir sur moi ! Le biographe doit ici faire remarquer que le prince Hector, doué d'un physique des plus heureux, avait autant d'amabilité que de beauté, et qu'il joignait à ces avantages, une connaissance profonde du cœur des femmes, connaissance dont-il avait su tirer parti dans de nombreuses circonstances. Il n'était donc pas étonnant qu'une fille, jeune et ingénue, fût effrayée de l'expression victorieuse de son regard et de ses manières.

— Ô, Jean ! dit Julie avec douceur, homme chéri, ne pourrai-je trouver près de toi la protection que tu m'as promise ? Ne peux-tu me faire entendre ces sons divins qui retentissent dans mon cœur.

Elle ouvrit son piano, joua et chanta les compositions de Kreisler qu'elle préférait à toute autre musique. Bientôt, consolée et distraite, elle ne pensa plus ni au prince ni à Hedwige, dont l'imagination malade aurait pu la troubler.

— Maintenant, dit-elle : ma canzonetta favorite, et elle commença ces couplets : *Mi lagnero tacendo*, etc., que tant

de compositeurs ont mis en musique, et dont Kreisler avait augmenté la douceur et la simplicité, par la suavité des sons qu'il y avait adaptés. Les peines de l'amour le plus brûlant y étaient exprimées avec tant de force et de vérité que toute âme sensible devait en être émue.

Julie avait fini, et, tout-à-fait absorbée par le souvenir de Kreisler, elle touchait quelques accords qui semblaient l'écho de ses senti mens. Tout-à-coup, la porte s'ouvre, Julie se retourne, et avant même qu'elle ait pu se lever, le prince Hector est à ses pieds et saisit ses deux mains. Elle pousse un cri d'effroi, mais le prince la conjure, la supplie de l'écouter, de lui accorder, quelques instans au moins, le bonheur de la voir. Il ajoute, ensuite, se servant des expressions de l'amour le plus fougueux, que l'idée de son mariage avec Hedwige était affreuse pour lui, qu'il avait voulu fuir, mais qu'entraîné par la violence d'une passion qui ne finirait qu'avec sa vie, il était revenu pour voir Julie, pour lui dire qu'il l'adorait et qu'elle était tout pour lui,

— Partez, prince, s'écria Julie désolée, partez, vous me donnez la mort.

— Jamais ! s'écria le prince, en pressant avec une sorte de frénésie les mains de Julie sur ses lèvres. Voici l'instant qui doit décider de mon existence, Julie, être céleste ; tu m'aimes, je le sais. Ah ! que ta bouche me dise que tu m'aimes, et le ciel m'est ouvert avec ses ineffables délices.

A ces mots il la pressa presque évanouie sur son coeur.

— Ô ciel ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée, ne viendra-t-il personne pour me sauver.

En cet instant la lueur des flambeaux éclaira les croisées, et l'on entendit plusieurs voix à la porte. Julie sentit sur ses lèvres un baiser brûlant, et le prince disparut. Elle tomba, ainsi que je l'ai dit, dans les bras de sa mère, qui apprit avec effroi ce qui venait de se passer. Madame Benzon consola Julie de son mieux, et l'assura qu'elle découvrirait le prince et le forcerait à sortir avec honte de sa retraite.

— Garde t'en bien, dit Julie, je mourrais moi-même de honte, si le duc, si Hedwige apprenaient.....

Elle cacha en sanglotant son visage dans le sein de sa mère.

—Tu as raison, ma chère enfant, dit la conseillère, personne ne doit savoir que le prince est ici et qu'il te poursuit. Nous n'avons pas à craindre l'indiscrétion de ceux qui sont dans le complot ; car sans doute il existe un complot. Comment, sans cela, le prince pourrait-il demeurer inaperçu à Sieghartshof et s'introduire dans notre maison ? je ne puis concevoir comment il est sorti d'ici sans être vu, ni de moi, ni de Frédéric qui portait un flambeau. Nous avons trouvé le vieux George dans un sommeil profond et qui ne me semble pas naturel. Mais où est Nancy ?

— Elle est malade et j'ai été malheureusement forcée de la renvoyer, répondit Julie.

— Peut-être pourrai-je guérir sa maladie, dit madame Benzon en ouvrant promptement la porte du cabinet. Nancy qui, malgré son prétendu malaise y était tout habillée, tomba aux genoux de madame Benzon, et, après quelques questions, fut bientôt forcée d'avouer que le prince était caché par le vieux concierge qu'on croyait si fidèle.

LE MANUSCRIT DE MURR.

..... affreux malheur devais-je apprendre ? Mucius, mon ami fidèle, mon frère chéri, était mort des suites de la blessure qu'il avait reçue à la patte de derrière. Accablé par cette funeste nouvelle, ce ne fut qu'en ce moment que j'appréciai tout ce que Mucius avait été pour moi. Puff m'apprit que le service funèbre devait avoir lieu la nuit suivante, dans la cave de la maison où on avait transporté le cadavre. Non-seulement je promis de m'y trouver au moment convenu, mais encore d'y porter les provisions nécessaires pour le repas funèbre. Je ne manquai pas de remplir cet promesse et de descendre à la cave, une partie de ma riche provision, en os de poulets, poissons et légumes. Certains lecteurs qui veulent qu'on leur explique tout, demanderont peut-être comment je fis pour transporter la boisson. Je leur répondrai tout simplement, qu'une bonne de la maison la porta pour moi. Je la rencontrais souvent dans la cave, et la visitais même dans sa cuisine, elle paraissait avoir - un tendre attachement pour mon espèce et pour moi en particulier. Nous ne passions pas un jour sans jouer ensemble de la manière la plus aimable. Je m'adressai donc à elle, au moment où elle emportait de la cave un pot de lait, et je lui exprimai d'une manière si expressive que je désirais l'avoir, qu'elle me dit : —Que tu es drôle, Murr, car elle savait mon nom, ainsi que tout le voisinage. Ce n'est sans doute pas pour toi que tu désires ce lait, tu veux en régaler tes amis ; eh bien, prends-le, j'en trouverai d'autre ; et elle posa le pot et me

caressa tandis que par mille culbutes je lui peignais ma reconnaissance. — Jeune chat, souviens-toi qu'une liaison sentimentale avec une cuisinière est aussi agréable qu'utile aux gens de notre espèce.

A minuit je descendis à la cave. Quel triste et déchirant spectacle m'y attendait ! Le corps de mon ami reposait sur un catafalque simple comme la vie qu'il avait menée, puisque ce n'était qu'une botte de paille. Tous les matous déjà rassemblés, versant des larmes brûlantes, étaient hors d'état de proférer une parole. Nous nous rangeâmes en cercle autour du catafalque, et nous commençâmes un chant funèbre dont la déchirante mélodie fit retentir les voûtes de la cave. C'étaient les cris de douleur les plus désolans, et qu'aucune voix humaine n'eût été capable de produire. Le chant terminé, un jeune chat de fort bonne mine et convenablement vêtu selon la circonstance, de noir et de blanc, sortit du cercle, se plaça près de la tête du défunt, et prononça le discours suivant, dont il me donna ensuite une copie, quoiqu'il l'eût improvisé.

ORAISON FUNÈBRE

PRONONCÉE

SUR LA TOMBE DU MATOU MUCIUS,

PHILOSOPHE ET HISTORIEN,

ENLEVÉ TROP JEUNE A LA SOCIÉTÉ,

PAR

SON FIDÈLE AMI ET FRÈRE LE MATOU

HINZMANN,

ÉTUDIANT EN POÉSIE ET EN ÉLOQUENCE.

« Chers frères rassemblés par la douleur, qu'est-ce que le matou ? Un être mortel et fragile comme tout ce qui naît et passe sur la terre, s'il faut en croire les médecins et les

physiologistes. Si la mort, dont toute créature ici bas subit la loi, n'est que la cessation entière de la respiration, oh ! alors, notre frère, notre ami, le compagnon de nos plaisirs et de nos peines, a bien certainement cessé d'exister. Le voilà gisant sur la paille. Le souffle le plus léger ne pénètre plus à travers ses lèvres fermées à jamais. Ces yeux d'un or verdâtre, qui jadis brillaient tantôt du doux feu de l'amour, des flammes de la colère, sont maintenant ternes et creux. La pâleur de la mort couvre sa figure ; ses oreilles et sa queue tombent sans force. Ô Mucius ! où sont tes bonds, où est ta gaîté, ta bonne humeur, ton miaou si clair, si gai, qui réjouissait tous les cœurs ? où est ton courage, ta prudence et ton esprit ? La mort a tout détruit, et peut-être maintenant tu ne sais pas même si tu as jamais existé. Et cependant, tu étais la santé, la force même ; ce n'est point parce que la trame de tes jours était finie que l'ange de la mort a levé son glaive sur ta tête ; non, c'est un principe ennemi et soudain qui a détruit une existence qui pouvait se prolonger long-temps encore. Ces yeux auraient encore brillé souvent avec affabilité ; de gais in-promptus, des chants joyeux seraient sortis de ces lèvres inanimées ; cette queue, trahissant la force intérieure, se serait agitée en mouvemens onduleux ; ces pattes auraient fait encore les sauts les plus hardis. Et cependant... ô nature ! comment permets-tu que ce que tu construisis avec tant de soin, soit détruit avant le temps prescrit par tes décrets ? Mais, mes frères, sans nous abandonner à ces sombres réflexions, livrons-nous entièrement au chagrin que nous cause la perte de Mucius. L'usage veut que l'orateur donne à ses auditeurs, avec l'éloge du défunt, sa biographie complète. Une telle oraison funèbre, excellente, sans doute, répond à deux objets à la fois. Elle change en ennui le chagrin, chez l'auditeur le plus affligé ; elle console les héritiers. On a vu, dit-on, les individus les plus accablés, par la douleur d'une perte récente et cruelle, se retirer presque joyeux du plaisir d'être délivrés du supplice d'un long discours. Chers

frères, je voudrais me conformer à un usage aussi louable, vous donner tout au long la biographie du défunt, mais la chose est absolument impossible, et vous le concevrez, quand je vous aurai dit que je ne connais presque rien de la vie de notre ami, de sa naissance, de son éducation, de ses progrès, et que je serais obligé de procéder par suppositions. Je me bornerai donc à vous dire quelle fut la fin de cet infortuné, et quelles furent ses vertus. »

Hinzmann se tut à ces mots ; il se frotta le front, les oreilles, le nez et la barbe avec la patte droite, regarda fixement le mort, toussa, passa de nouveau la patte sur son front, et reprit d'une voix assurée :

« Ô sort cruel ! ô mort affreuse ! comment as-tu enlevé du milieu de nous ce jeune matou tombé sous tes coups à la fleur de l'âge ? Frères, un orateur peut répéter à l'auditoire ce que l'auditoire sait déjà. Je vous redirai donc que notre frère périt victime de la haine cruelle des roquets. Sur ce même toit où jadis nous faisions entendre nos chants gais et harmonieux, où nous nous livrions aux délices de l'amitié, Mucius et le vénérable voulurent monter un jour pour célébrer, dans une silencieuse solitude, le souvenir de ces beaux jours passés pour jamais. Mais les roquets, déterminés à détruire jusqu'aux moindres vestiges de notre liaison et de nos jeux, avaient placé des pièges dans les sombres détours du grenier. Mucius y tomba, se cassa la patte, et ne tarda pas à succomber. Les blessures que font les roquets sont toujours dangereuses et cruelles, car ils se servent d'armes rouillées et peu tranchantes. Mais Mucius, si fort, si vigoureux, eût résisté peut-être, si le chagrin, le chagrin rongeur de se voir vaincu par de misérables roquets, n'eût été plus puissant que ses souffrances physiques, pour abrégier le terme de ses jours. Il ne souffrit aucun pansement, ne prit aucun remède, et, dans son désespoir, vola lui-même au-devant de la mort. »

A ces mots, nous ne trouvâmes pas assez de cris pour exprimer notre douleur, et nous poussâmes tous à la fois

des hurlemens si lamentables, que le marbre en eût été attendri. Après que nous eûmes repris assez de cal me pour écouter, Hinzmann continua :

« Ô Mucius ! dit-il, vois nos larmes, écoute nos lamentations. Frères, je le répète, je me tais sur la biographie du défunt, parce que je ne la connais pas, mais ses excellentes qualités n'en sont que mieux gravées dans ma mémoire, et je vous les rappellerai pour que vous puissiez mieux apprécier l'énormité de la perte que vous avez faite. Mucius, digne membre de la société des chats, fut bon époux, excellent père, défenseur zélé de la vérité, bienfaiteur infatigable des malheureux, et ami fidèle. Bon époux : il ne courut jamais après d'autres chattes que quand elles étaient plus jeunes ou plus belles que son épouse ; excellent père : on ne l'a jamais vu, comme d'autres individus, dévorer ses petits ; il était bien aise, au contraire, que son épouse les emportât, pour ne plus les voir. Zélé défenseur de la vérité : il fut mort volontiers pour la défendre, mais sachant qu'on ne vit qu'une fois, il préféra se tenir tranquille ; bienfaiteur infatigable, une fois par an il descendait à la cour, pour ses frères malheureux, une queue de harang ou quelque os de poulet. O Mucius ! parlerai-je encore de ton héroïsme, de ton goût exquis pour le beau et le grand, de ton savoir, de tes connaissances dans les arts ? Mais que pourrais-je en dire qui n'ajoute à notre douleur et à nos regrets ? Amis, que mes discours attendrissent, suivons un exemple aussi noble, soyons ce que fut Mucius, et nous jouirons un jour comme lui du prix de nos vertus. Voyez de quel calme il jouit. Nos louanges n'ont pu lui arracher le moindre sourire de satisfaction. Croyez que le blâme le plus amer, les injures les plus grossières n'auraient pas plus le droit de l'émouvoir. Il est maintenant au-dessus de la louange et du blâme ; ses vertus l'ont conduit au repos qu'il chercha vainement pendant sa vie. Je devrais peut-être vous faire observer que notre ami, au milieu de ses talens, aurait dû posséder celui

de se préserver des pièges ; mais c'est une réflexion que j'abandonne, pour vous inviter à quelques instans de méditation silencieuse. »

Hinzmann se tut, et passa de nouveau sa patte sur ses oreilles et son museau. Il parut ensuite tomber dans une rêverie profonde, et il avait les yeux fermés depuis longtemps, lorsque le vénérable Puff lui dit tout bas : — Hinzmann, je crois que tu t'es endormi, finis ton sermon, je t'en prie, car nous avons tous une faim dévorante. Hinzmann se leva brusquement, reprit sa position d'orateur, et dit :

« Très-chers frères, j'espérais recueillir encore quelques idées sublimes, et terminer glorieusement cette oraison, mais je crois que la douleur que j'éprouve trouble mon intelligence. Considérez donc comme terminé, ce discours auquel vous ne pourrez refuser vos éloges, et disons le De profundis. »

C'est ainsi que le jeune chat termina son discours, qui me parut bien arrangé sous le rapport de la rhétorique ; et d'un grand effet ; mais auquel je trouvais bien des choses à redire. Il me sembla que Hinzmann avait plutôt parlé pour montrer un brillant talent d'orateur, que pour honorer le pauvre Mucius après sa triste mort. Tout ce qu'il avait dit ne convenait pas du tout à mon ami Mucius, dont le caractère était simple, droit et loyal, et le cœur bon et fidèle, comme je l'avais bien éprouvé par moi-même. Ensuite les louanges que Hinzmann lui avait données étaient si équivoques, que le discours me déplut quoique, dans le moment même, la grâce de l'orateur, et sa déclamation, vraiment expressive, m'eussent séduit. Le vénérable Puff parut de mon avis, et nous échangeâmes des regards qui prouvaient la coïncidence de notre jugement. A la fin du discours nous commençâmes un De profundis, qui, s'il est possible, était encore bien plus lamentable et plus déchirant que l'horrible chanson des morts avant l'oraison.

— Il est connu que les chanteurs de notre espèce possèdent supérieurement l'expression de la douleur la plus profonde, de la désolation la plus déchirante, soit que la plainte provienne de l'amour trop violent ou de l'amour malheureux, ou de la perte d'un être chéri ; l'homme même, l'homme si froid, si insensible, se sent profondément ému des chansons de ce genre, et ne peut soulager son cœur oppressé que par des jurons très-bizarres. — Le De profundis fini, nous enlevâmes le corps de notre frère et nous le descendîmes dans un trou profond, préparé dans un coin de la cave.

Dans ce moment eut lieu la scène la plus inattendue et en même temps la plus touchante de toute la cérémonie funèbre. Trois jeunes chattes, belles comme le jour, s'approchèrent en sautillant et jetèrent sur le tombeau des feuilles de pommes de terre et du persil, pendant que l'aînée chantait un air aussi simple que touchant. La mélodie me parut connue ; le texte original, qu'on avait remplacé par un autre, commence, si je ne me trompe par ces mots : Oh, sapin, oh, sapin ! etc. Le vénérable Puff me dit à l'oreille que ces trois jeunes chattes étaient les filles de Mucius, venues pour prendre part à la cérémonie funèbre en l'honneur de leur père.

Je ne pus détourner l'œil de la cantatrice ; elle était charmante, le doux son de sa voix, l'expression touchante et profondément sentie de la mélodie même, me transportaient entièrement ; je ne pus retenir mes larmes. Mais la douleur qui me les fit répandre était d'un genre tout particulier, car il me causait en même temps un doux transport.

Je dois l'avouer franchement ! Tout mon cœur fut plein de la cantatrice ; il me sembla n'avoir jamais vu une jeune chatte qui possédât autant de grâce, autant de dignité dans le maintien et dans le regard, qui réunît, en un mot, autant de beautés !

Le tombeau fut fermé par quatre vigoureux matous qui y jetèrent autant de sable et de terre qu'il fut possible. La cérémonie était finie et nous nous mîmes à table. Les belles et gracieuses filles de Mucius voulurent s'éloigner, mais nous ne le souffrîmes pas ; nous les obligeâmes au contraire à prendre part au repas funèbre, et je sus m'y prendre si bien, que je conduisis la plus belle à table, et que je m'assis tout près d'elle. Si sa beauté m'avait paru brillante d'abord, si sa douce voix m'avait enchanté, je fus transporté alors dans les cieux par son esprit juste et pénétrant, par la tendresse et la délicatesse de ses sentimens, par la pureté, la piété toute virginale qui se trahissaient dans tous ses mouvemens. Tout ce qu'elle disait prenait un charme particulier dans sa bouche, sa conversation tout entière était une séduisante idylle.— Elle parla d'une bouillie au lait qu'elle avait mangée peu de jours avant la mort de son père ; je lui dis que chez mon maître on préparait cette bouillie de la manière la plus parfaite, en y mettant une bonne portion de beurre ; elle me regarda alors avec ses doux yeux verts de colombe, et me demanda d'un ton qui pénétra mon cœur :— Oh certes, monsieur, vous aimez aussi la bouillie au lait ?— Avec du beurre ! ajouta-t-elle en se perdant dans de douces rêveries. Qui ne sait que rien ne sied à des jeunes filles bien fraîches de six à huit mois (c'était à peu près l'âge de la belle,) comme une petite teinte de mélancolie. Transporté d'amour, je serrai la patte de la belle chatte avec véhémence, et m'écriant tout haut : Charmante enfant ! viens déjeuner avec moi, et rien au monde n'égalerait mon bonheur ! — Elle parut embarrassée et baissa les yeux en rougissant, mais elle laissait sa patte dans la mienne, ce qui me donna les plus douces espérances. J'avais entendu dire chez mon maître, à un vieux jurisconsulte, si je ne me trompe, qu'il était fort dangereux pour une jeune fille de laisser sa main longtemps dans celle d'un homme, parce que celui-ci pouvait

prendre cette distraction pour une traditio brevi manu de toute la personne, et de fonder la-dessus certains droits qu'il était difficile de nier ensuite. — Je me sentais très-disposé à fonder des droits semblables, et je voulais déjà commencer quand la conversation fut interrompue par une libation en l'honneur du défunt. — Les trois filles cadettes de Mucius venaient de montrer une humeur si gaie, une naïveté si gracieuse, que tous les chats en furent enchantés. La douleur et le chagrin étant déjà amortis par les plaisirs de la table, la société devint de plus en plus gaie et vive. On riait, on plaisantait, et, le repas fini, le vénérable Puff fut le premier à proposer une petite danse. La place fut bientôt faite ; trois matous préparèrent leur gosier et bientôt les charmantes filles de Mucius s'élancèrent et sautèrent vigoureusement avec les jeunes chats. Je ne quittai pas la plus belle d'un instant, je l'invitai à la danse, elle me donna la patte, nous volâmes dans les rangs. — Ah ! comme son souffle chatouillait ma joue ! comme ma poitrine palpitait sur la sienne ! comme je serrai son doux corps entre mes pattes ! Oh quel moment ravissant, céleste ! Ayant dansé deux ou trois valse, je la conduisis dans un coin de la cave, et je lui offris comme le veut la galanterie, les rafraîchissemens que je pouvais trouver, car la fête n'avait pas été arrangée pour un bal. Je donnai alors un libre essor a mes sentimens. Je serrai sans cesse sa patte contre mes lèvres, en lui assurant que je serais le plus heureux des mortels si elle voulait m'aimer un peu.

— Malheureux, s'écria tout d'un coup une voix derrière moi ; malheureux, que fais-tu ! c'est ta fille Mina !

Je tressaillis en reconnaissant cette voix.— C'était Mismise ! — Le hasard se jouait de moi en me donnant de l'amour pour ma propre enfant, ce que je n'avais pu deviner, au moment où j'avais entièrement oublié Mismise.

Mismise portait le grand deuil, et je ne savais à quoi attribuer ce costume.

— Mismise, lui dis-je avec douceur, qui vous amène ici, pourquoi ce deuil ? — Dieu ! et ces jeunes filles ! — les sœurs de Mina ? — J'appris les nouvelles les plus étonnantes. Mon odieux rival, le noir-gris-jaune s'était séparé de Mismise immédiatement après avoir succombé dans le duel sanglant dont j'ai parlé ; et, après s'être guéri de ses blessures, il était allé on ne savait où. Mucius demanda alors la patte de Mismise, qu'elle lui donna volontiers, et je trouvai honorable pour ce premier qu'il ne m'en eût jamais parlé. Ces jeunes chattes si naïves étaient les belles-sœurs de Mina.

— Oh ! Murr, continua Mismise avec tendresse, après m'avoir tout raconté, oh ! Murr, votre belle âme n'a fait que se tromper sur le sentiment qui l'a remplie. C'était l'amour du père le plus tendre et non l'amant passionné qui se réveillait dans votre cœur en voyant notre Mina ! Notre Mina ! quelle douce parole ! — Murr, pouvez-vous rester insensible, tout amour serait-il éteint dans votre cœur pour celle qui vous aimait si tendrement ? — Oh ciel ! celle qui vous aime encore, qui vous serait restée éternellement fidèle, si un autre ne s'était présenté et ne l'avait entraînée par d'affreuses séductions ? — Oh ! faiblesse, ton nom est chatte ! direz-vous, je le sais ; mais la vertu du matou ne doit-elle pas pardonner à la faible chatte ?... — Murr, vous me voyez malheureuse, désolée de la perte de mon troisième époux ; mais, au milieu de cette désolation, s'enflamme de nouveau l'amour qui autrefois faisait mon bonheur, ma gloire, ma vie ! — Murr, écoutez mon aveu ! Je vous aime encore, et il me semble que nous pourrions nous marier — Les larmes étouffèrent sa voix.

J'étais fort mal à l'aise pendant toute cette scène ; je voyais Mina, pâle et belle comme la première neige qui couvre quelquefois en automne les dernières fleurs et qui fond, peu d'instans après, en eau amère. Je regardais en silence la mère et la fille, la dernière me plut pourtant infiniment mieux, et aucun empêchement canoniqué ne

s'opposait chez nous au mariage entre proches parens. — Mon regard me trahissait peut-être ; car Mismise parut lire dans mon âme.

— Barbare ! que fais-tu ? — S'écria-t-elle en s'élançant sur Mina et la serrant contre son cœur. — Quoique je ne comprisse pas du tout, quels droits Mismise avait à faire valoir et quel crime j'étais prêt à commettre, je crus cependant plus sage de faire bonne mine à mauvais jeu, pour ne pas troubler la joie de la cérémonie funèbre. J'assurai donc Mimise, hors d'elle-même, que l'incroyable ressemblance entre Mina et elle m'avait seule induit en erreur, et que j'avais cru sentir s'enflammer dans mon cœur le même sentiment que j'avais pour elle. Mismise sécha aussitôt ses larmes, s'assit tout près de moi et commença une conversation aussi intime, que si jamais aucune brouillerie ne se fût élevée entre nous. Pour comble de malheur le jeune Hinzmann avait invité Mina à la danse ; on comprendra tout l'embarras de ma position. Par bonheur pour moi le vénérable. Puff invita Mismise à la dernière danse, car sans cela elle m'eût peut-être fait les propositions les plus étranges. Je sortis doucement de la cave en me disant : — La nuit porte conseil.

Je regarde cette fête funèbre comme le solstice où finissent mes mois d'apprentissage et où j'entre dans un autre cercle de la vie.

FIN DU TOME XI.

1 Le sénior est un étudiant qui exerce une sorte de dignité parmi ses camarades d'université.

2 Hoffmann se peint ici lui-même, et répond à des reproches qui lui furent adressés publiquement. Ta.

Oeuvres complètes de E. T. A. Hoffmann...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6357163b>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr